

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

7ÈME ANNÉE, No 313.—SAMEDI, 3 MAI 1890

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



SA GRANDEUR MGR L'ARCHEVÊQUE DUHAMEL

Photographie Bélanger.—Photo-gravure Armstrong

GALERIE NATIONALE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 3 MAI 1890

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—La poésie, par Rodolphe Brunet.—Bibliographie.—A travers le Canada : Ottawa catholique, par Jules Saint-Elme.—Galerie canadienne : Sa Grandeur Mgr Duhamel, par E.L. Aubé.—Poésie : Poitroinaire, par Théo-d'Auze.—Causerie, par Catherine Parr.—Fables : La laie et la lionne ; Le renard prudent, par Pamphile LeMay.—Curiosités d'histoire : Souvenir du Mexique, par Faucher de Saint-Maurice.—Note historique.—Les écrivains de toutes les littératures.—Propos du docteur. A nos correspondants.—Feuilleton de *La Presse*.—Le vaisseau.—Feuilletons : Famille-Sans-Nom (suite), par Jules Verne.—Le Régiment (suite).—Choses et autres.

GRAVURES : Portrait de Sa Grandeur Mgr l'archevêque Duhamel.—Les mésaventures de Noirod ou les suites de l'intempérance (12 dessins).—Portrait de M. Poltoratzky.—Illustration du feuilleton de *La Presse* : "Comme dans la Vie."—Gravure du feuille Famille-Sans-Nom.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	-	-	-	-	\$50
2 ^{me} "	-	-	-	-	25
3 ^{me} "	-	-	-	-	15
4 ^{me} "	-	-	-	-	10
5 ^{me} "	-	-	-	-	5
6 ^{me} "	-	-	-	-	4
7 ^{me} "	-	-	-	-	3
8 ^{me} "	-	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	-	86
94 Primes					\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

ILLUSTRATION DU FEUILLETON DE LA PRESSE

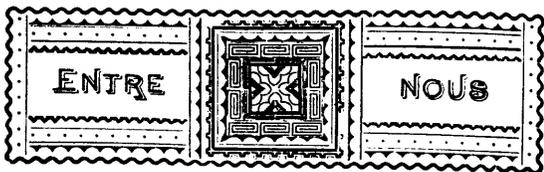
LE MONDE ILLUSTRÉ contiendra toutes les semaines une gravure illustrant le feuilleton qui est en cours de publication dans *LA PRESSE*. Nous commençons aujourd'hui la série de ces gravures, qui seront très intéressantes.

NOS PRIMES

QUATRE-VINGT-TROISIÈME TIRAGE

Le quatre-vingt-troisième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois d'AVRIL, aura lieu SAMEDI, le 3 MAI, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre



** Je regarde le numéro que doit porter cette semaine, LE MONDE ILLUSTRÉ de Montréal.

No 313 ! ce qui représente six ans de publication et le commencement de la septième année.

Cela représente aussi pour moi, mes amis—vous le savez du reste—six ans de chronique hebdomadaire, chose bien facile à faire pour ceux qui lisent, mais bien dure parfois pour celui qui donne la copie à l'imprimeur.

Le métier, du reste, n'a rien de désagréable en lui-même, on cause des événements nouveaux, des

faits remarquables ou intéressants, on les discute ou on les dissèque et toujours il se trouve qu'il y a matière à réflexions qui intéressent les lecteurs.

Il n'en est pas tout à fait de même quand le causeur s'avise de faire un bout de critique à propos d'une œuvre nouvelle, prose ou vers, qui vient de paraître, car c'est bien là le genre qui fait le plus défaut chez nous.

Je vous ai déjà parlé de cette manie que l'on a de toujours faire des éloges de chaque ouvrage publié en Canada, sans s'inquiéter souvent même de ce qu'il contient, et telle œuvre ayant une valeur réelle est appréciée comme le premier almanach venu qu'un libraire quelconque met en vente.

Il est vrai que l'almanach se vend beaucoup mieux.

Si, d'aventure vous vous risquez à dire la vérité, il se trouve toujours quelqu'un pour imprimer contre vous les insanités les plus saugrenues ; et si je vous en parle, c'est en ma qualité de chat échaudé, bien que je n'en ai ressenti aucun mal, mais la figure peint bien ma pensée.

Depuis six ans que j'ai le plaisir d'écrire les premiers MONDE ILLUSTRÉ ; je me suis déjà attiré quelques bonnes inimitiés, de gens sans grande valeur, heureusement, que j'aurais pu m'éviter si j'avais suivi l'ornière et proclamé toujours que tout ce qui est imprimé chez nous constitue la plus belle collection de chefs-d'œuvre du monde.

Parfois même, les choses ont été si loin qu'une simple réflexion m'a valu des colonnes de reproches.

Un jour, j'ai dit qu'il y avait trop de pianos et pas assez de livres, et aussitôt il s'est trouvé un serin qui m'a accablé de notes fausses.

Une autre fois, j'ai renvoyé une pièce de vers à son auteur, en lui faisant humblement remarquer que *parfum* ne rimait pas avec *faim*, ni *cercueil* avec *vermeil*, il m'a écrit une lettre que j'ai fait encadrer. C'est un monument.

Que si je dis carrément à un brave homme qu'il n'est pas plus poète qu'un manche à balais—quand cela est parfaitement vrai—il m'arrive un éreintement des mieux conditionnés.

D'autres fois encore, les reproches se contentent d'être idiots, comme de me dire que je n'aime pas les Canadiens, que je n'ai pas de patriotisme, que j'insulte ceci ou cela ; alors, ce n'est pas grave, car c'est exactement comme si on disait que j'ai assassiné Mgr Taschereau, Mgr Taché, le bon curé Labelle, que j'ai empoisonné le gouverneur-général, fait pendre les braves patriotes de 1837-38, y compris mon regretté beau-père, le Dr Dugas, un partisan de la rébellion qui m'aimait beaucoup.

Il y en a même un qui m'a appelé : Français ! et un autre : Emigré ! Je ne leur ferai certes pas le même compliment, mais je l'accepte fièrement pour moi.

Mais à quoi bon vous ennuyer avec les sujets de cette ménagerie d'édentés !

** Je voulais seulement vous dire que tout n'est pas rose dans le métier de chroniqueur quand on veut le faire convenablement et que tout écrivain, voulant bien dormir et ne pas trop travailler, devrait se souvenir toujours du vieux proverbe latin : *Veritas odium parit obsequium amicos*, (La franchise fait des ennemis, la flatterie des amis).

Les six années dernières m'ont valu quelque chose comme trente ou quarante colonnes de grands journaux, et il est à remarquer, en passant, que ce sont presque toujours les mêmes journaux qui ont été les réceptacles de ces produits.

Espérons que cela continuera ; l'étiquette dit ce que vaut le contenu.

** Voici donc notre septième année qui commence.

Le nombre sept a une importance toute spéciale et chez presque tous les peuples anciens il est sacré.

Voici ce que dit dom Calmet à ce sujet : Le nombre sept est consacré dans les livres saints et dans la religion des Juifs, dans un grand nombre de circonstances et d'événements mystérieux. Dieu crée le monde dans l'espace de sept jours ; il consacre au repos le septième jour : ce repos du septième jour marqué, selon saint Paul, le repos de l'éternité. Non seulement le septième jour est en honneur chez les Hébreux par le repos du sabbat, mais toutes les sept années sont consacrées au repos de la terre, Ja-

cob sert pendant sept années son beau-père Laban pour chacune de ses filles. Le songe mystérieux de Pharaon lui représente sept bœufs gras et sept bœufs maigres, et sept épis pleins et autant de vides et desséchés, qui marquaient les sept années de fertilité, et les sept années de stérilité. On remarquait le nombre de sept jours observés dans les octaves des grandes solennités de la Pâque, des tabernacles, de la dédicace du tabernacle et du temple. Les anciens figuraient le monde par un vaisseau inondé de lumière éthérée et conduit par sept pilotes qui représentaient les sept planètes. Dans les jeux du cirque, les jouteurs devaient faire sept fois le tour de l'arène pour retracer les marches des sept planètes. Saint-Cyprien dit que saint Paul fait mention du nombre sept comme d'un nombre privilégié, et que c'est la raison pour laquelle il n'avait écrit qu'à sept églises.

Dans l'Apocalypse le nombre sept se retrouve à chaque instant ; ainsi il y a sept églises, sept esprits, sept chandeliers d'or, sept lampes, sept esprits de Dieu, sept sceaux, sept cornes, sept yeux, sept anges, sept trompettes, sept tonnerres, &c., &c., on y trouve le nombre sept reproduit vingt-quatre fois.

Cette doctrine, au milieu de toutes ses rêveries, mena Pythagore à une découverte importante, (pour certaines personnes), celle des sept tons de la musique en rapport avec la distance respective des planètes.

** Inutile de dire que les inductions tirées du système planétaire des Egyptiens et des Chaldéens, sont d'autant plus fautive et absurdes que ce système est incomplet dans l'ordre actuel des connaissances humaines. La lune, qui n'est qu'un satellite, était alors comptée au nombre des planètes, etc.

Malgré tout, le nombre sept a conservé même de nos jours un certain prestige, et pas un Canadien n'ignore que le septième garçon d'une famille (quand il est en même temps le septième enfant), jouit de privilèges et de dons aussi absurdes du reste que la superstition elle-même.

Cependant il ne faudrait pas en parler ainsi partout, car en certaines compagnies on y croit encore d'une manière absolue, malgré tous les raisonnements, l'instruction et les chemins de fer.

Quoi qu'il en soit, je consens pour les besoins de ma cause, à croire aux vertus du nombre sept, et j'espère que cette septième année sera prospère pour LE MONDE ILLUSTRÉ comme pour tous ses lecteurs. Je voudrais même pouvoir affirmer que tous les abonnés anciens et nouveaux, jouissent de grâces ineffables pendant les douze mois qui vont s'écouler.

Ainsi que l'univers, LE MONDE ILLUSTRÉ a été créé en six jours, mais comme notre œuvre n'est pas parfaite, nous ne pouvons encore dire comme Dieu : "Ceci est bien" et vous reposer le septième ; au contraire, il nous faudra travailler plus que jamais pour contenter nos abonnés et confondre nos colomniateurs et les médisants.

C'est bien là ce que nous ferons sans relâche, comme sans crainte, nous moquant des sots et bravant les méchants, comme le faisait avec succès le barbier de Séville, d'heureuse mémoire.

** Je ne puis laisser passer inaperçu le défi qu'un original, ou plutôt un *professionnel*, car il vit de ce métier, vient de lancer au monde entier.

Nous avons déjà des champions de toute espèce, mais en voici un d'un nouveau genre, le champion des *mangeurs d'œufs*.

Edward Manning, (rien de commun avec la famille du cardinal de ce nom) de Providence, Etats-Unis, a déposé entre les mains d'un grand journaliste de New-York, la somme de cinq cents piastres, enjeu d'un défi qu'il lance à tout venant, pour manger un nombre quelconque d'œufs, depuis dix jusqu'à cinq cents.

Manning s'est déjà acquis une célébrité dans ce genre d'exercice.

Il a mangé 360 œufs en 24 heures, soit quinze œufs par heure !

Comme résultat c'est assez curieux, mais que diable cela peut-il prouver !

Enfin chacun gagne sa vie comme il l'entend.

** Nous sommes dans le mois des trois saints de glace.

Les connaissez-vous ?

Voici ce que dit un auteur à ce propos :

« Depuis longtemps les jardiniers et les cultivateurs ont observé que le mois de mai présente une période d'environ trois jours, pendant laquelle la température est notablement plus basse que pendant le reste du mois.

On cite à ce sujet la résistance notoire qu'opposa le grand Frédéric à la volonté de son maître. C'était le 1er mai 1780. La température était douce ; Frédéric ordonna que les orangers fussent retirés du local où ils étaient renfermés pour être exposés en plein air. « Mais, sire, objecta le jardinier, vous ne craignez donc pas les trois saints de glace ? » Or, les trois saints de glace, dont les fêtes tombent les 11, 12 et 13 mai, ne sont autres que saint Marc, saint Pancrace et saint Gervais.

Le roi, en sa qualité de philosophe, se moqua des saints et tint à l'exécution de l'ordre qu'il avait donné. Le 10 mai, les orangers commencèrent à souffrir, et le soir du 14, ils étaient gélés.

La croyance du jardinier, ajoute le narrateur, comme la plupart des préjugés populaires, n'était pas sans fondement, et deux météorologistes allemands après un travail de statistique considérable acquirent la preuve qu'en Allemagne et notamment à Berlin, les 11, 12 et 13 mai sont plus froids que les autres jours du mois. Depuis, cette période de froid a été constatée sous beaucoup d'autres climats, seulement elle ne tombe pas partout en même temps. A Paris elle survient les 13, 14 et 15 mai.

On l'attribue à l'influence de la fonte des neiges dans les montagnes.

Un de mes lecteurs a-t-il constaté quelque chose du même genre en Canada ?

* * Croyez-vous à la signification des rêves ? moi, je n'y crois guère.

Tout le monde n'est cependant pas aussi sceptique que moi sur ce point.

Un de mes amis de Montréal, employé d'une grande administration, croit aux rêves, ou plutôt, leur donne un sens qui doit fatalement influencer sur sa vie.

Au fait, la chose est assez commune, en notre bon pays, où bien souvent on se raconte en famille, le matin, les rêves que l'on a fait la nuit précédente.

Quand la vie est peu occupée, on s'attache ainsi aux plus petits événements qui peuvent l'agrémenter ou la fausser, selon le cas.

Mon ami en question est persuadé que, quand il a rêvé à une femme blonde, un ennui quelconque doit forcément lui arriver sous peu.

L'autre jour il vient me trouver :
— Mon cher, me dit-il, j'ai rêvé à une femme blonde.

— Et après... ?
— Après ? eh bien, il m'est arrivé aussitôt une mauvaise affaire.

— Comment cela ?
— A peine étais-je arrivé au bureau que mon chef m'a fait appeler et m'a reproché d'être arrivé deux minutes trop tard.

— Et cela prouve ?
— Cela prouve que la femme blonde m'a porté malheur, comme toujours.

Et alors il me raconta plusieurs anecdotes à l'appui de sa prétention, que la femme blonde lui était fatale... en rêve.

* * Comme je suis très sceptique en pareille matière, ainsi que je viens de vous le dire, je me vois en frais de lui prouver qu'il avait tort d'attacher tant d'importance à un songe, dû peut-être à un morceau de jambon mangé avant de se mettre au lit.

— Les blondes ont cependant du bon.
— Pas en rêve !
— Comment ! n'avez-vous jamais rêvé à votre fiancée ?

— Oh ! très souvent, et avec plaisir.
— Etes-vous heureux en ménage ?
— Parfaitement, j'ai cinq enfants et une excellente femme.

— Eh, mon cher, souvenez-vous donc que votre fiancée était blonde et qu'elle est devenue votre femme.

— Tiens, vous avez raison... Ce que c'est pour-

tant que les idées que l'on se met parfois en tête. C'est bien vrai, ma femme est blonde et je l'aime comme au jour de nos fiançailles.

En voilà un qui est guéri, je l'espère.

* * Un de mes correspondants qui a lu ma dernière causerie me demande ce que signifie la locution dont je me suis servi quand j'ai dit : « je m'en moque comme de Colin-Tampon. »

Voici ce que dit Larousse :

« Colin Tampon : Nom d'une ancienne batterie des tambours suisses. »

« Locution familière : Se moquer, se soucier de quelqu'un, de quelque chose comme ce Colin-Tampon. N'en faire aucun cas, n'y attacher aucune importance, par allusion à la batterie des Suisses, à laquelle, par esprit de corps, les autres soldats ne prêtaient aucune attention. »

Et à ce propos une anecdote pleine de sel :

Mme de Pompadour descendait de la famille des Colin-Poisson.

Comme elle voulait se faire passer pour originaire d'une famille noble, et dont le nom fut censé se perdre dans la nuit des temps, elle chargea le généalogiste d'Hogier de lui établir une généalogie d'aussi loin qu'il le pourrait.

D'Hogier se fit longtemps répéter l'invitation ; enfin ne trouvant plus moyen d'éluder davantage, il dit un jour à la favorite : « Madame, les deux plus anciennes familles de Colin que je connaisse, c'est celle des Colin Maillard et des Colin Tampon ; mais pour celle des Colin-Poisson, je n'en ai pu trouver la moindre trace. »

LA POÉSIE

Echo sublime d'une âme inspirée par un cœur rempli d'émotions douces et célestes, la poésie est la divinité même de l'harmonie. Elle ne semble que planer au dessus de la sphère humaine et ne résider que sur les cimes azurées des espaces célestes. Elle est le nectar des salons et des plaisirs, de même qu'elle est la coupe consolatrice du pauvre et du malheureux. Nous naissons au milieu des joyeux accents de la poésie, notre jeunesse se passe dans ses chants et le dernier adieu que l'on dit à notre dépouille mortelle lui est encore emprunté.

De tous temps, la poésie a joué un grand rôle dans le monde ; ainsi on a vu une armée de Spartiates, n'essayant que des revers, relevée et faite victorieuse par les chants belliqueux d'un seul poète athénien, Tyrtée.

Quelle gloire Athènes ne s'est-elle pas attirée en recueillant et en conservant l'immortelle *Iliade* et la non moins admirable *Odyssée* d'Homère ?

Virgile dut à son *Énéide* et à ses autres poésies, la haute faveur dont Auguste l'honora le reste de ses jours. Horace fit sa fortune par ses *Odes* et se créa un nom qui, avec ceux d'Homère et de Virgile, a traversé les siècles et qui brille encore aujourd'hui d'un éclat plus brillant même qu'aux jours de sa gloire primitive.

Le Tasse, Dante, Camoëns, Milton, Klopstock, Corneille, Racine, Voltaire, Byron doivent aussi à la Poésie les places qu'ils occupent dans le monde idéal et réel. Ces génies ont immortalisé leurs siècles, et ont porté à l'avenir des noms qui ne s'oublieront jamais. Puis n'admirons-nous pas, avec enthousiasme, chez les poètes modernes : Lamartine, Victor Hugo, et Musset ? Qui de nous ne se sent pas touché et ému jusqu'aux larmes en lisant les poésies harmonieuses et tendres de M. de Lamartine dont la voix de cygne va droit au cœur en frappant l'âme même de l'homme et en faisant vibrer toutes les cordes les plus sensibles de l'être humain ? Et qui donc n'a pas été ravi des hauteurs divines où Victor Hugo a su reposer son génie ? Enfin, il ne faudrait pas être amateur du beau et du mélodieux pour ne pas aimer les chants vraiment poétiques d'Alfred de Musset. N'admire-t-on pas la poésie jusque dans l'*Office des Morts* qui, malgré ses accents funèbres n'en est pas moins tou-

chant ni moins sublime ? Comme elles sont admirables aussi, ces richesses poétiques qui ornent l'incomparable *Stabat Mater* de Pergolèse. La Religion elle-même, a cru devoir se revêtir du manteau de la Poésie pour chanter sa reconnaissance à son créateur et à son Dieu.

Ainsi qui ne se souvient d'avoir entendu entonner le *Te Deum*, par un peuple prosterné devant le Saint des saints ? qui ne se rappelle alors les sentiments qui nous empoignaient à ces instants inoubliables, qui nous faisaient penser à notre petitesse, à notre néant et à la grandeur incomparable de cet Éternel de qui dépendent le ciel, la terre et tous les éléments divers qu'ils renferment ? Lorsqu'on fait respirer un sel puissant à un homme privé de ses sens, il revient à lui et sort d'une fatale torpeur ; ainsi les peuples les plus faibles ont senti renaître en eux aux accents de la poésie les forces morales et viriles qui les avaient délaissés. La poésie émeut et transporte les sens ; inspirée par la religion, elle subjugué l'intelligence, touche le cœur et fait éprouver des jouissances et des sensations idéales qui rappellent souvent au chrétien oublieux et égaré le sentier du devoir et de la vertu.

Chaque peuple a commencé à chanter avant de parler, chaque religion s'est élevée dans l'esprit des peuples par cette même poésie, chaque action héroïque n'est passée à la postérité que grâce aux poètes de ces temps. Donc la poésie a été nécessaire au berceau de toutes les nations et de toutes les religions, sans en excepter une seule, pas même celle de Jésus-Christ. Or, qui pourrait ne pas bénir un art si sublime ! Qui pourrait ne pas proclamer mille fois divine la céleste muse qui a fait et qui fait encore tant de bien dans ce monde arrêté au-dessus de l'abîme des passions ? — La poésie dénote chez son auteur une grande sensibilité et une intelligence d'élite.

Le poète est le roi de la pensée et comme l'aigle, il perce les nuages de l'esprit humain pour planer plus près du monde idéal. C'est un génie dont le trône est assis sur l'imagination, c'est un privilégié qui parle un langage unique et divin.

Pour commémorer, aux hommes, les merveilles de la création, Dieu se sert de la voix des poètes ; ce sont eux qui par leur langage aussi entraînant que mystique rappellent aux peuples leur céleste origine, de même que leur destinée sublime.

La poésie est le cri d'une âme inspirée par le génie de l'intelligence humaine ; mais elle est aussi la voix de l'amour et du patriotisme le plus ardent. De même que la parole est le plus bel organe de l'homme, la poésie est la voix particulière au Ciel.

Aussi, est-ce toujours par la poésie que les peuples ont chanté leur hommage et l'hymne de l'adoration à leur Dieu.

Proclamons-le : la poésie est l'art le plus harmonieux et le plus divin. Les hymnes du Parnasse sont les voix du Seigneur, les voix du Seigneur sont les cantiques sacrés, et les cantiques sacrés sont les cris religieux des poètes.

BIBLIOGRAPHIE

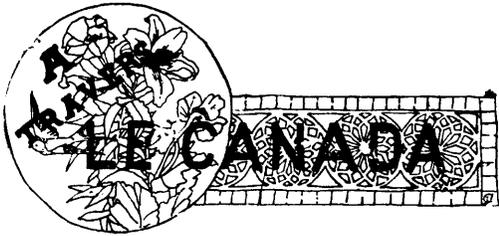
« LE PATER DE FRANÇOIS COPPÉE »

Nous sommes heureux de porter à la connaissance de nos lecteurs que la librairie Ste-Henriette vient de publier une édition canadienne de ce charmant poème. C'est une pensée pour laquelle nous ne saurions trop la féliciter.

En mettant à la portée de tous ce chef-d'œuvre littéraire, qui sont toujours très coûteux en librairie française, les éditeurs canadiens ont rendu un réel service aux amateurs de belle et bonne littérature.

(Il est en vente à la librairie Ste-Henriette (G. A. et W. Dumont) 1826, rue Sainte-Catherine. Prix : 10 cents.)

Quand l'enfant est petit, il vous marche sur les pieds ; quand il est grand, il vous marche sur le cœur. — CHANSON ARABE.



OTTAWA CATHOLIQUE

Voici que je reviens, lecteurs, vous parler d'Ottawa. Si bien il vous en souvient, nous avons fait déjà connaissance avec Ottawa parlementaire et Ottawa pour le touriste ; aujourd'hui, pourvu que la chose point trop ne vous déplaie, passant du profane au religieux, j'essaierai de vous donner une idée de la vie catholique dans Ottawa. Fils du Christ et de Rome, m'adressant à des confrères en croyance dont l'indulgence est connue, on me pardonnera, j'y compte, cette digression qui n'en est pas une au milieu de mes récits.

La vie catholique d'Ottawa : c'est à dire Ottawa avec ses temples et son culte catholique, Ottawa et sa population à la foi vive, voilà ce que je veux tenter de retracer sommairement. C'est que j'ai été surpris, savez-vous, de constater ici une telle effusion de vitalité catholique ; mon étonnement a grandi jusqu'à la hauteur de l'admiration en voyant que même dans l'Ontario, ce château-fort de nos frères séparés, l'Église catholique a pu élever une citadelle aussi puissante, gage certain d'une conquête lente et pacifique mais parfaitement assurée.

Puisse Dieu bénir comme ils le méritent les efforts soutenus de ces vaillants qui ont commencé, il n'y a pas encore très longtemps, et qui continuent noblement à infuser dans les veines de la population outaouaise le sang si pur de la vérité.

Comme New-York, l'Américaine, où l'on compte à présent cent églises de notre culte, puisse Ottawa quintupler le nombre de ses sept temples publics où se presse, déjà trop nombreuse, la catholique foule de ses religieux enfants !

Honneur et succès à l'intelligent et actif archevêque qui fait la gloire de ce siège métropolitain honneur et succès à son clergé plein de dévouement, digne appui d'un tel chef !

* * *

D'abord, entrons à la cathédrale d'Ottawa : c'est de toutes les églises de l'archidiocèse l'église-mère ; à tout seigneur honneur.

Vous faire la description du temple m'entraînerait dans de trop longs détails. Quant à l'extérieur, bien mieux que mes phrases une très bonne photographie, reproduite par le MONDE ILLUSTRÉ, dans son numéro 300^{ème}, vous le rappellera ; je vous y renvoie. Entrons : voici un intérieur où règnent les ogives ; ogives de voûtes, ogives de fenêtres, ogives en tout et partout. Le style ogival est de grande mode à Ottawa, et de même que les édifices publics du Parlement, la cathédrale est, sur ce point, dans les hauts tons. Un composite de Notre-Dame et de Saint-Patrice de Montréal, avec une lumière mieux dispensée, un aspect d'ensemble plus frais, telle est l'impression que fait Notre-Dame d'Ottawa à qui connaît ces deux églises.

Une chaire très artistique, de vastes jubés qui courent au-dessus des basses nefs, se rejoignant en oval, au bas de l'église, des autels très riches, des banquettes, au chœur, sculptées avec le meilleur goût et avec talent, un chemin de croix splendide, une série de candélabres bien jolis, tout respire l'aisance à la fois et la piété dans la jeune cathédrale d'Ottawa.

Au moment où je vous introduis dans l'église, elle est littéralement encombrée par l'immense foule des hommes de la paroisse. La retraite pascale pour ces messieurs va se terminer, ce soir, et le prédicateur, l'infatigable père Nolin, S. J., ayant résolu d'établir pour ses fervents retraitants la belle Ligue du Sacré-Cœur, son œuvre de prédilection, c'est ce soir aussi que va avoir lieu la cérémonie magnifique de fondation.

Magnifique c'est le mot, car j'ai rarement vu, pour ne pas dire jamais, concours aussi édifiant !

Quinze cents hommes dans l'église dont sept cents se lèvent et font à haute voix et solennellement les promesses de la Ligue ; les cantiques si beaux au Sacré-Cœur faisant résonner les voûtes sous l'effort de toutes ces poitrines dilatées par l'émotion, dans un chant de triomphe et d'espérance ; le directeur, transporté de joie, excitant du haut de la chaire, d'une voix chaleureuse et convaincue, les nouveaux ligueurs du Christ-Roi ; l'archevêque, en grande pompe, bénissant ces magnanimes volontaires qui paraissent glorieux de voir briller sur leur poitrine l'insigne du Sacré-Cœur ; ce fut un spectacle inoubliable et pour ma part j'en garde le plus doux souvenir !

Oui, tant que l'on verra tous les hommes d'une vaste paroisse capables de faire à leur Dieu outrage une démonstration aussi enthousiaste de réparation, la foi catholique que méprisent des téméraires, dont on veut renier le règne en certains pays, a de belles victoires en réserve ?

C'est sous cette impression favorable que nous allons quitter la cathédrale d'Ottawa pour visiter encore une ou deux autres de ses églises.

* * *

Au sortir de la cathédrale, nous avons pris à gauche par la rue St-Patrice et longé un paterne confinant à l'église, où se trouve la statue, nouvellement élevée de Mgr Guigues, premier évêque d'Ottawa. Sur un socle de granit une inscription en creux et dorée rappelle l'illustre prélat au souvenir des visiteurs : on aime le bronze qui le personnifie comme on l'aimait lui-même de son vivant.

Habilement exécuté non moins que bien pensé me paraît ce souvenir des fidèles d'Ottawa à la mémoire de leur premier pasteur. Puisse leur reconnaissance durer aussi longtemps, au moins, que le granit de ce monument !

À gauche toujours, voici l'archevêché, puis l'enclos y attenant, plus loin l'hospice du bon père Mulloy, pour les vieillards infirmes. À droite à présent, coin des rues St-Patrice et Cumberland se dresse la nouvelle église de Ste-Brigitte pour la congrégation irlandaise de la paroisse de Notre-Dame ; elle sera ouverte au culte dans quelques mois.

Douze minutes de marche environ et nous voilà parvenus à l'église de St-Anne, encore sur la rue St-Patrice. Nous ferons ici notre seconde étape : c'est un autre château-fort de la foi catholique dans Ottawa.

Nous n'entrons pas ici pour voir un beau temple et scruter les richesses de l'église, comme monument. Non, nous y venons dans de plus nobles et plus dignes sentiments, soit pour notre édification. C'est pour l'office du dimanche, à la grande messe que je vais vous y introduire, parmi la foule pressée des pieux fidèles

Le bâtiment lui-même ne paie pas de mine, à l'extérieur, avec son petit clocher et sa forme un peu aplatie ; l'intérieur est à l'avenant, spacieuse nef avec de grands jubés, disposés comme à la cathédrale, murs encore blancs et dénudés, respirant l'ascétisme chrétien, autels bien humbles, orgue modeste, tout ici se dépouille de la moindre coquetterie et ne revêt d'autre ornement que celui de la propreté légendaire des temples catholiques.

Ce qu'il faut voir c'est l'assistance pieuse de ces fidèles au saint sacrifice, comme dans nos bonnes campagnes bas-canadiennes, ce qu'il faut entendre ce sont les admonestations énergiquement charitables du dévoué curé, ses appels au repentir, au vrai chemin, cette espèce d'enthousiasme de l'apostolat qu'il personnifie avec un talent particulier et un courage admirable, ses révélations lorsqu'il proclame avec bonheur la générosité de ses enfants en nous disant, à l'honneur de sa paroisse populeuse c'est vrai, mais pauvre, qu'une seule quête, faite pour le pasteur, a rapporté cent cinquante piastres, qu'un seul bazar local — rare exemple de la libéralité — a réalisé pour l'église la jolie somme de quatre mille piastres !

Ce qu'il faut voir, ce qu'il faut entendre, c'est cela pour s'en retourner en disant qu'à Sainte-Anne comme à Notre-Dame d'Ottawa grandit un peuple de croyants, l'orgueil et l'espoir de notre religion sainte !

Par la rue St-Patrice revenons sur nos pas jusqu'à la rue Cumberland, et là, tournant à gauche, montons, montons jusqu'à la hauteur de la nouvelle université d'Ottawa. Voici, à notre droite, les bâtisses de cette institution, nouveau fleuron à la couronne catholique du protestant Ontario. Il y a ici un bijou de chapelle de communauté, chef-d'œuvre d'architecture, où le mauresque et le gothique se disputent les beautés : je voudrais vous y faire pénétrer pour flatter, du même coup, votre goût idéal et votre piété, mais le temps nous presse, il faut aller plus loin, cette station n'est pas sur le programme ; nous y repasserons plutôt un autre jour, si l'occasion s'en offre à nous si belle.

À St-Joseph, là-bas, à gauche, presque vis-à-vis l'université, nous n'arrêterons pas non plus, cette fois du moins. Sachons seulement que c'est une paroisse irlandaise, desservie par les révérends Pères Oblats de l'Université.

Où je vous veux conduire, lecteurs, en troisième et dernier lieu, nous y sommes, c'est à l'église du Sacré-Cœur, démembrement de la paroisse de St-Joseph ; encore sous la desserte des Oblats, M. I.

Ai-je parlé d'église ? Pardon, il n'y a jusqu'à présent qu'un soubassement de construit, couvert à la hauteur du premier étage à peu près : mais quelle jolie église cela ne présage-t-il pas pour un avenir assez rapproché. Entrons donc ici. C'est un jour de dimanche à la grand-messe. . . . Puisque nous voyageons en esprit de piété ! . . .

L'on descend quelques marches et nous voici à l'intérieur, sur une estrade dont la majeure partie sert de jubé de l'orgue. Quelques marches plus bas on atteint le parquet de la nef.

Coup d'œil d'ensemble : chapelle fraîche et coquette, larges nef et basses nefs, avec transept, genre St-Pierre de Rome. Les autels sont simples de mise, le chœur est sans excès d'ornementation, de chaire, il n'y en a point, seuls les bancs des nefs ne sont pas dépourvus d'élégance : en un mot, l'on voit une installation seulement provisoire. L'église du Sacré-Cœur dont le parachèvement ne saurait tarder sera une des plus belles d'Ottawa, sinon la plus belle.

C'est la seule église, dans la capitale, où le patron du Canada Français, St-Jean Baptiste, ait son autel particulier : et telle est la raison qu'a alléguée la société St-Jean-Baptiste d'Ottawa pour inscrire au programme de sa prochaine célébration nationale, le 24 juin 1890, que la messe solennelle du jour devra être chantée au Sacré-Cœur. Ceci soit dit à l'honneur de la jeune paroisse et de son joli temple.

Le Sacré-Cœur est, en quelque sorte, le Gésu d'Ottawa, si je puis parler ainsi : c'est-à-dire le rendez-vous dominical pour le "high life" catholique de la capitale. J'aurais écrit "le grand monde", moi qui n'aime pas tant que cela les locutions anglaises *parisianisées*, si je n'avais appris à croire qu'on trouve trop généralement par malheur, dans ce que l'on est convenu d'appeler le "high life", le monde le plus petit et le moins digne bien souvent ! Et je ne parle pas, que l'on m'entende bien, du "high life" d'ici ou là, mais de celui de partout ; il est partout le même et c'est bon qu'on le lui dise.

Quoi qu'il en soit, du reste, à l'église du Sacré-Cœur d'Ottawa, croyez-m'en, on trouve une assemblée très édifiante de fidèles, l'on entend de très joli chant, et un bijou de sermon lorsqu'on a, comme je l'ai eue, la bonne fortune d'être l'auditeur du révérend père Emile Piché, missionnaire canadien de la société de St-Vincent de Paul, à Lurgan en Irlande.

* * *

Il y a encore, à Ottawa d'autres églises, St-Patrice, par exemple, paroisse irlandaise, et St-Jean-Baptiste, mission canadienne, sous la direction des Pères Dominicains : toutes deux dans la haute-ville. Le temps et l'espace me manquent pour les visiter, mais j'ai déjà dit assez, n'est-ce pas, pour révéler un peu Ottawa Catholique ?

Le saint Eglise

GALERIE CANADIENNE

SA GRANDEUR L'ARCHEVÊQUE DUHAMEL

Sa Grâce Mgr l'Archevêque Duhamel, dont la photographie orne aujourd'hui la galerie nationale du MONDE ILLUSTRÉ, est né à Contrecoeur, comté de Verchères, le 6 novembre 1841. François Duhamel, son père, cultivateur à l'aise du lieu et Marie-Joseph Audet-Lapointe, sa mère, vinrent à Ottawa pour y faire donner l'éducation à leur nombreuse famille ; c'est alors que le futur occupant du trône archiepiscopal d'Ottawa, entra au collège sous la direction, alors comme au ourd'hui, des RR. PP. Oblats. Le 19 décembre 1863, Mgr Guignes, évêque d'Ottawa lui conféra l'ordre de la prêtrise.

Le jeune lévite fut envoyé ensuite à Buckingham qu'il quitta en 1866 pour aller à St-Eugène, une nouvelle paroisse où l'on travaillait avec beaucoup de difficultés à construire une église. Sous l'administration du zélé curé, le nouveau temple—un des plus beaux ornements de cette paroisse—ne tarda pas à s'élever. Comme par enchantement les obstacles furent surmontés, et la paroisse dotée d'une église du coût d'environ \$25,000.

En 1869, Pie IX, de bienheureuse mémoire, ayant convoqué un Concile Œcuménique, le curé de St-Eugène se rendit à Rome où il accompagna en qualité de théologien Mgr Guignes.

En février 1874, le digne prélat qui se trouvait à la tête du diocèse d'Ottawa se sentant atteint d'un mal qui ne pardonne pas, écrivit ses dernières volontés et mentionna comme son successeur le Rév. M. Duhamel, alors âgé de trente-deux ans.

Le 22 octobre 1874, sept mois plus tard, Mgr Duhamel était sacré évêque du diocèse d'Ottawa. Monseigneur, à présent Son Eminence le Cardinal Taschereau, l'archevêque Lynch, les évêques Lafleche, Wadams, Langevin et Fabre, assistèrent à l'imposante cérémonie de même qu'un nombreux concours de prêtres et de laïques distingués.

Le digne successeur de Mgr Guignes, fit sa première visite à Rome, comme évêque, en 1878 ; il y retourna en 1882, au sujet de la division de son immense diocèse.

Mis à la tête du diocèse d'Ottawa en 1874, Sa Grandeur Mgr Duhamel s'est activement occupé à propager l'éducation. Le collège d'Ottawa fut l'objet de ses prédilections : il voulait en faire une maison supérieure. Le rang qu'occupe aujourd'hui l'Université d'Ottawa prouve jusqu'à quel point les désirs de notre archevêque se sont réalisés.

Les couvents de la Congrégation de Notre Dame, des Sœurs Grises, du Bon Pasteur, de la Miséricorde et le Monastère du Précieux-Sang, ont toujours reçu de ce digne prélat les plus grandes marques d'encouragement et de protection.

Les RR. PP. Jésuites, à sademande, ont fondé une maison de leur ordre dans la vaste vallée de l'Ottawa ; les Dominicains ont pris la direction de la paroisse florissante de St-Jean-Baptiste, les Frères des Ecoles Chrétiennes tiennent leurs classes à deux pas de l'évêché et les RR. Dames du Précieux Sang ont aussi leur couvent sous les yeux, pour ainsi dire, de l'évêque.

Le jeudi, 29 juillet 1886, Sa Grandeur Mgr Joseph-Thomas Duhamel a été élevé à la dignité d'archevêque, par Sa Sainteté le Pape Léon XIII.

Cette solennité donna lieu à de grandes réjouissances publiques qui durèrent deux jours et dont le digne couronnement fut une illumination générale de toute la ville.

Son Eminence le cardinal Taschereau présida les cérémonies de l'intronisation qui furent très importantes et dont le souvenir restera gravé dans la mémoire de tous ceux qui en ont été les heureux témoins.

Le 29 juillet restera donc une date mémorable, puisqu'elle a procuré à tous les citoyens de la capitale le légitime orgueil de saluer avec bonheur le premier archevêque d'Ottawa.

Ed. Aube



POITRINAIRE

Mourir !... il me l'a dit, avec le pâle automne,
Avec la feuille morte, au souffle mono-une
Des premiers vents d'hivers !
Vous mourrez quand l'oiseau quittera la vallée,
Quand vous verrez, là-bas, les arbres de l'allée
De blanc frimas couverts !...

Mourir !... oh ! c'est terrible et je frissonne encore
Ciel ! il m'a condamné l'oracle d'Épidaure
Dont, jadis, on parlait
Les funèbres sanglots qui frappaient ma fenêtre
Avec les vents, hier, c'était, c'était peut-être,
La mort qui m'appelait.

Oh ! non je suis trop jeune, au livre de la vie
Je vois encore pour moi ces biens que l'on envie,
De longs jours de bonheur !...
Pourtant, il me l'a dit. Tout plaisir est mensonge !
Et la vie, ici-bas, n'est qu'un douloureux songe !
La mort est dans mon cœur.

Je l'entends, elle est là, mon front pâli s'incline
Son aiguillon perçant frémit sous ma poitrine
Et déchire mon sein.
De mes jours languissants je puis compter le nombre
Pour mon âme il n'est plus ni de chaleur ni d'ombre,
Ni de soleil serene.

Au prêtre à cheveux blancs qui veille sur l'enfance,
J'ai voulu confier mes chagrins. Son silence
A répondu pour lui.
Seule une tris e larme humecta sa paupière
Et son âme, foyer d'amour et de lumière,
Était froide aujourd'hui.

Pas un mot n'est venu pour calmer mes alarmes ;
Pour moi, sur cette terre, il n'est plus que des larmes,
Pour moi plus de bonheur.
De mon printemps j'ai vu tomber toutes les roses...
Qu'elle souffre, ici-bas, la levée où tu te poses.
O coupe du malheur !

Dans les tristes instants de ce sombre délire
Où de si près je vis le tombeau me sourire,
Pauvre enfant, je disais :
" Seigneur, encore un jour, et ce jour, en mon âme,
Du flambeau qui s'éteint va ranimer la flamme !"
Et soudain je vivais !

A la voix d'un enfant, Dieu, tu prêtas l'oreille ;
D'un long sommeil, à peine aujourd'hui je m'éveille,
Je t'importe encor.
Toi qui rendis l'enfant à la veuve sa mère,
Qui du tombeau, jadis ressuscitas le frère,
Sauve-moi de la mort !

Sauve-moi ! Rends, mon Dieu, la force à mon haleine,
Et que mon sang plus pur en mon aride veine
Coule plus lenement !
Sauve-moi ! que je vive, au sein de nos campagnes !
Garde le fils au père et le frère aux compagnes !
A la mère l'enfant !

THEO-D'AUZE.

CAUSERIE

GRAND'MAMAN

Un grand bonnet blanc encadrant une figure ridée, sous des cheveux gris ; des lunettes, un châle noir sur des épaules maigres ; un dos un peu voûté s'encadrant dans un vieux fauteuil au coin du feu, voilà, à peu près, ce que nous représente ce mot de grand'maman, lorsqu'il s'échappe de nos lèvres.

Oh ! que pour moi il veut dire d'autres choses !
Il veut dire : bonté, amour, indulgence !

Il y a longtemps qu'elle vit cette grand'maman ; et elle a amassé des trésors d'expérience qui lui ont appris à dédaigner les puérilités auxquelles nous donnons si souvent tant d'importance, pour n'attacher de valeur qu'aux choses qui méritent réellement d'être estimées.

Elle a un grand bonnet blanc et des cheveux gris ; mais dessous, il y a une tête qui pense et qui sait donner aux jeunes des conseils qui les empêcheraient souvent de tourner à gauche, quand il faudrait tourner à droite si l'on voulait les écouter.

Elle a des lunettes qui ne la font pas belle, mais derrière ses lunettes il y a un regard qui va sonder jusqu'au fond de votre pensée.

Elle a un grand châle noir sur des épaules maigres et un dos voûté, mais il y a là un cœur qui bat avec amour pour tous les petits et les jeunes, à qui elle donnerait souvent avec joie les quelques années qui lui restent encore à vivre pour marcher dans la bonne voie et conquérir ainsi le bonheur.

Et, dans ce vieux fauteuil, qui est souvent un ami d'enfance, elle à ces jours d'autrefois où elle était jeune, comme ceux qui sont là autour d'elle, et où son cœur battait délicieusement devant des

espérances qui, comme toujours, ne se sont jamais réalisées.

Et alors son front se plisse et devient triste ; non pour elle, car la vie pour elle n'a plus d'espérances ; mais pour les jeunes qu'elle aime et dont elle lit l'avenir dans son passé.

La grand'maman, c'est la pacification de la famille, c'est le grand dissimulateur des fautes des petits qui méritent d'être grondés ; c'est la douce main se posant sur la tête de ceux qui sont jeunes, pour les garantir de l'orage qu'elle sent dans l'air et qu'ils ne voient pas venir.

Elle explique tout, elle excuse tout, parce qu'elle a renoncé pour elle-même, à ce rôle d'éducatrice qui incombe à la jeune mère, et dans lequel elle n'a voulu conserver que les caresses et la consolation qui sèche les larmes.

Elle a une table à ouvrage tout auprès de la croisée ; mais dedans il y a plus d'oranges, de dragées et de gâteaux que de pelotes de fil et de laine ; et je suis sûre qu'il n'y a tout juste des aiguilles que pour raccommoder et réparer les vêtements déchirés par un accroc maladroit qui attirerait des réprimandes sur la tête des petits.

Elle a de l'argent, grand'maman ; mais si elle ne l'emploie pas à acheter de belles toilettes, comme les jeunes, c'est qu'elle sent qu'il y a des jouets et des poupées dont la possession fera naître bien des sourires et de joyeuses flammes dans les yeux. Et elle met tout son bonheur dans ces sourires et dans ces flammes, bien plus qu'elle ne saurait en trouver dans les beaux châles et les belles robes. Le soir, lorsque la fatigue du jour rend les jambes lourdes et leur donne le désir de se reposer, qui donc, en attendant l'heure où l'on va dormir, sait inventer de plus belles histoires pour tenir éveillé tous ceux dont la tête tomberait si facilement sur l'épaule ?

Elles font rudement battre la poitrine ces histoires, car elles ressemblent à la vie, que grand'maman connaît si bien, et elles donnent des tranches et des espérances, jusqu'au bout, car elles finissent toujours bien les histoires de grand'maman, ce qui n'est pas toujours hélas comme la vie !

Quand l'avenir nous emporte avec cette rapidité vertigineuse qui nous ferait briser la tête sur les parois de la route parcourue, grand'maman est l'anneau protecteur auquel notre main s'accroche pour nous retenir un peu en arrière et nous empêcher d'arriver au but avant qu'il soit l'heure. Et, grands et petits, trouvent sa main et regard ouverts pour veiller, et protéger ceux qu'elle a pris sous sa garde.

Vous souvient-il d'un tableau exposé, il y a quelques années, et devant lequel la foule s'arrêtait, émotionnée, comme si elle eût été frappée par quelque événement d'une importance capitale ? Il m'a souvent fait rêver depuis, et c'est lui qui m'a donné l'idée de parler de grand'maman.

C'est que ce tableau ne renferme qu'une pensée. Un petit garçon avait été chargé d'aller chercher du lait à la ferme, et, en revenant, son pied s'est heurté à une pierre, et le pot au lait s'est brisé, tout comme celui de Perrette. L'enfant pleure, car il sait qu'il va être grondé et battu peut-être. Un autre petit garçon, son camarade, vient à passer, et, voyant la douleur de l'enfant, il lui dit, avec la sincérité de la plus naïve des convictions :
— Tu pleures ; mais tu n'as donc pas une grand'mère !

CATHERINE PARR.

A NOS CORRESPONDANTS

Nous prévenons encore une fois nos correspondants que tous les manuscrits ne portant pas une signature responsable pour la rédaction seront impitoyablement jetés au panier.

On comprendra facilement la nécessité de cette mesure quand on saura que bon nombre de correspondants anonymes nous expédient comme étant de leur cru et absolument inédite de la prose ou de la poésie *plagiée* çà et là dans nos recueils littéraires.

Les souvenirs de jeunesse reviennent au cœur de l'homme comme ces oiseaux voyageurs fidèles au toit où ils ont suspendu leur premier nid.

FABLES

LA LAIE ET LA LIONNE

Un jour, traversant la boulaie
Avec tous ses petits,
Nombreux, grognards, pleins d'appétits,
Une orgueilleuse laie,
Sous les rameaux feuillus repliés en arceau,
Rencontre une lionne avec un lionceau,
Un seul.
—Que je vous plains, ma bonne,
Dit-elle avec compassion,
Rien qu'un petit !.....
—C'est vrai, répondit la lionne,
Mais ce petit est un lion.

Québec, 19 avril 1890.

LE RENARD PRUDENT

Compère l'ours, un jour, écrivit une lettre
A son voisin le renard.
C'était pour un dîner.... Il n'y voulait admettre
Que le convive libre, aimable ou gaguenard.
On allait faire ripaille....
Pas d'eau, du vin... à flots ! Puis un bœuf d'une taille !...
Tout était prêt déjà, chaudière, bœuf et feu.
Allait-on s'amuser un peu ! !

Le renard accourut. Il faut bien qu'on le dise,
Pour lui c'est un péché mignon
Que le péché de gourmandise.
Mais quand il vit de loin son rusé compagnon
Prendre pour le fricot une étroite chaudière :
—Pour un bœuf c'est petit, fit-il entre ses dents....
Un veau ne tiendrait pas, à coup sûr, là-dedans,
Ça sent la trahison.... Vite, à ma renardière !

MORALE

Pour n'être point dupé voyez toujours, d'abord,
Si paroles et faits se trouvent bien d'accord,



Québec, 26 avril 1890

CURIOSITÉS DE L'HISTOIRE

SOUVENIRS DU MEXIQUE

Nous revenions de visiter la pyramide de Cholula et nous retournions tranquillement au pas de nos chevaux à travers les immenses plantations d'agave qui entourent Puebla, lorsqu'un indien occupé à en extraire du *pulque*—espèce de vin du pays—se leva en nous prodiguant les fastueux titres de Grands et d'Illustrisimes Excellences. Puis il nous proposa d'acheter la plus singulière curiosité que j'aie certainement rencontrée. C'était un insecte connu des Mexicains sous le nom d'animal plante—*animal planta*—sur le dos duquel pousse un véritable petit arbuste, avec ses couches ligneuses, ses feuilles et ses fleurs. Il appartient au genre des hémiptères et en autant que j'ai pu en juger, il doit être de la même espèce que la *cicada plebeia* de Linnée.

Bien des fables absurdes ont été dites sur le compte de cet insecte. Un savant distingué M. Rio de la Loza après avoir prétendu que la partie réputée plante était une production anormale, une excroissance animale causée par l'altération organique que subissait la larve, morte pendant sa transition à l'état de nymphe, se voyait obligé d'avouer plus tard, qu'après avoir examiné attentivement la couverture tégumentaire de cet insecte, il avait observé une continuité et une homogénéité parfaites, incompréhensibles sans doute du moment où il fallait admettre que telle production partait de l'intérieur et que, nonobstant cela, la végétation se faisait comme si de rien n'était.

Don Antonio del Castillo écrivait à son tour qu'il existait dans les terres chaudes du Mexique une cigale tellement friande du suc d'une certaine plante, qu'elle creusait la terre à un ou deux pieds de profondeur, et que du moment où elle était arrivée à l'extrémité des racines elle s'y attachait et les suçait jusqu'à ce qu'elle se fût affaïssée sous l'effet d'une ivresse mortelle. Petit à petit, ajoutait-il

avec le temps la racine venait à se peletonner au tour de l'insecte et finissait par l'envelopper entièrement.

Les indiens de la Mistéca qui ne sont guère plus forts que don Antonio, croient encore aujourd'hui qu'après avoir mangé une graine mystérieuse, l'animal se la sentant germer dans le corps s'enterre et meurt en attendant patiemment que son instrument de supplice daigne se vêtir de feuilles et de fleurs et ombrager pour quelques jours cette tombe creusée pour lui seul.

Enfin, deux professeurs, Herrera et Mendoza, après avoir étudié soigneusement au microscope la production anormale de cette cigale, assuraient y avoir découvert des corpuscules qu'ils croyaient être les spores d'un champignon.

En face de toutes ces contradictions, de ces hypothèses, la lettre suivante d'un officier adressée à l'Académie des Sciences de Mexico venait embrouiller on ne peut plus la question en la tranchant d'un seul coup par ces quelques lignes :

« Pendant la campagne d'Oajaca j'ai recueilli moi-même, dix sept de ces petits insectes *tous vivants*, à quelques pouces sous la surface du sol, avec leurs arbustes en parfaite végétation. Le manque d'alcool me força de les jeter les uns après les autres, et mon intéressante trouvaille ne servit qu'à me faire regretter, une fois de plus, le peu de temps que j'avais à consacrer à mes études scientifiques, car j'avais là entre les mains, une belle lacune de l'histoire naturelle à combler ; déterminer la liaison qui existe entre le règne animal et le règne végétal. »

Maintenant un mot décrivant ce bizarre insecte. Comme s'est plu à le reconnaître M. de la Loza il appartient au genre des hémiptères, et il ressemble à s'y méprendre à une cigale commune. Jusqu'au jour de sa mystérieuse inhumation, il conserve parfaitement les habitudes de sa sœur de la fable. Il chante sinon tout l'été, du moins une grande partie du mois d'août, époque où j'ai commencé à l'observer. Puis il disparaît tout à coup pour procéder à la bizarre métamorphose sur le premier fil de laquelle la science n'a pu encore mettre le doigt, et il s'en va sous terre opérer le miracle de la liaison du règne animal avec le règne végétal.

Assez rare dans la chaîne de la Mistéca où j'ai expédié pendant cinq mois, je l'ai retrouvé en assez grande quantité à Matamoros de Azucar, à Altisco et aux pieds du Popocatepete.

Il choisit ordinairement pour se livrer à son caprice végétal les terrains où croissent l'aloès et le cactus.

Dans ces solitudes toutes grises de poussière et baignées par un soleil terrifiant, le voyageur rencontrera de temps à autre l'animal plante caché sous les dehors d'un arbuste grand et gros comme un moyen bluet du Canada, dont il a à peu près les feuilles mais beaucoup moins nombreuses, et si c'est au temps de la floraison, penchant coquettement sous la brise brûlante son gai panache de fleurs rosées.

S'il veut étudier ce phénomène invraisemblable, il n'a qu'à descendre de cheval, qu'à tirer son *machete*—grand couteau mexicain—et qu'à creuser avec beaucoup de soin la terre autour du précieux végétal. Au bout de quelques instants, il en extraira greffé à la racine un insecte brun, essayant petit à petit de dégager ses pattes du mucus blanc qui les enlace. S'il continue à observer, il les verra bientôt remuer avec vitesse, comme si l'insecte voulait supplier l'importun de le redescendre dans la tombe où il dormait si bien, puis, peu à peu elles se raidiront, deviendront immobiles, et alors le touriste intrigué peut ouvrir ses fontes de selle et y glisser sa trouvaille redevenue cadavre, mais cette fois-ci sans aucune espérance de résurrection.

L'animal plante n'est pas le seul phénomène que le Mexique offre à l'étude du naturaliste. Il y a encore le ver liane—*gusano bezujo*—. Il a environ trois pouces de long et trois quart de pouces de diamètre. Cet insecte subit lui aussi une transformation. Il a une existence animale et une autre végétale. Sa forme est ronde ; la tête seule se fait remarquer par une espèce de barbe placée à la partie inférieure et qui lui recouvre la tête comme un bonnet ; le reste du corps est d'un blanc transparent qui laisse voir à l'intérieur des filaments semblables à des racines déliées. Cet animal se trouve

souvent à la surface du sol et dans certains bois jusqu'au mois de juin ; à cette époque il s'enterre, et en juillet et août il pousse comme une plante. Pendant tout le cours de l'année il croît jusqu'à atteindre la grosseur de son corps : ses lianes servent à attacher les haies. Au printemps, il fleurit ; les feuilles tombent et il se couvre entièrement de fleurs semblables à celles du rouver. Quand les tiges atteignent quatre ou cinq pouces, on peut le conserver disséqué sous la même forme que de son vivant, et les tiges lui sortent de la nuque sans se séparer du corps. Jusqu'à présent, disait un savant Mexicain, on ignore quel est son premier état : s'il est ver avant d'être plante et réciproquement.

Autant et mieux peut-être que l'animal plante, la pierre animée frappe l'imagination du peuple mexicain qui la nomme *pedra de los ojos*, pierre des yeux. Elle se rencontre ordinairement dans les sables, où comme tous les cailloux ses frères elle git immobile ; mais placée sur une surface polie, un plat de fer, de cuivre ou d'étain, elle tremble, elle s'agite, semble demeurer tout nerf, et il suffit alors d'une goutte de jus de citron ou d'un acide quelconque pour la mettre en mouvement et la faire perambuler.

Un de mes amis, M. Masseras, m'expliquait ainsi ce phénomène :

—Ces pierres sont des opercules minces et poreuses qui ont fait partie de petites coquilles univalves. Leur diamètre est de deux centimètres au plus. Ces opercules calcaires font effervescence avec l'acide citrique, et se mettent à s'agiter à mesure que l'acide carbonique se dégage. Introduite dans les yeux la *pedra de los ojos* agit comme de petites perles et facilite l'écoulement des larmes, l'expulsion d'un corps étranger. C'est par l'effet d'une semblable réaction que des pains placés au four se meuvent quelquefois sur un plan horizontal, phénomène qui a donné lieu en Europe, il y a une cinquantaine d'années, au préjugé populaire des fours enchantés.

L'animal plante et la pierre animée ne sont pas les seules excentricités d'un pays où le voyageur qui s'égare dans la terre chaude n'a qu'à creuser de son *machete* un *nega viz*, gros cactus rond et épineux pour y trouver un abri. Une fois ce gîte sous la main il n'a qu'à cueillir la gaîne d'un broméliacée—la fleur de Paques—et à se désaltérer ainsi à la rosée du ciel contenue dans cette coupe du bon Dieu. Le gibier vient-il à manquer ? pour apaiser sa faim, le goyavier, la banane, l'orange, l'arbre à beurre, le *zapote* croissent à qui mieux autour de lui, et si les secrets de cette belle nature prise à l'improviste le portent à la coquetterie, il n'a qu'à ramasser la bulbe de l'*amoletto*, pour en tirer une lessive blanche, savoureuse, et mener à bonne fin un brin de toilette.

Au Mexique tout est imprévu, original. J'ai vu là-bas des Indiens sucer des tubercules de *dahlia*s et mordre à belles dents dans des gâteaux de cigales séchées et pilées, pendant qu'à Mexico même la fashion ne dédaignait pas certaines pâtisseries faites avec les œufs d'une mouche qui en dépose des quantités innombrables sur les lagunes qui entourent la ville. Plus délicat, plus propre que ces fils d'hidalgos, j'ai vu aussi le *tejon*—espèce de raton—s'installer près d'un des filets d'eau de sa forêt natale et y laver soigneusement sa proie avant de la manger. Dans mes courses de chasseur j'ai maintes fois tué des taupes grosses comme de jeunes chats : j'ai collectionné des tettigones, insecte du genre des hémiptères, dont les uns auraient la forme d'une yole, les autres celles d'une poule. A Tomocavaca, l'un de mes amis m'a montré un échassier—le *jacanas*—qui avait une griffe fort respectable attachée au moignon de ses ailes.

Ici, le bon Lafontaine bifferait une de ses plus jolies fables, et la tortue alligator—le *galapago* partirait en même temps que le lièvre, le vaincrait à la course, et s'endormirait en attendant son réveil au but pendant qu'au-dessus de sa tête l'araignée aviculaire trotte pesamment important dans ses serres les petits de l'oiseau mouche, et que sa sœur l'araignée d'eau, confectonne et remplit d'air la cloche qu'elle doit plonger entre les nénuphars et les plantes aquatiques de la lagune voisine.

Combien de fois nos artilleurs ne se sont-ils pas

amusés à toucher du doigt le bombardier—coléoptère carabique—qui, en digne fils de Sainte-Barbe, répondait à cette politesse par une salve dont le bruit se perdait dans un petit nuage de fumée. Heureusement que tous ne sont pas d'humeur aussi belliqueuse et j'ai examiné des coléoptères plus galants, collectionnés par les doigts mignons des dames de Tehuacan qui les enfouissaient dans un nid de fines dentelles et de précieux tissus que la petite bête reconnaissante embaumait des plus purs parfums de la rose. D'autres—les scarabés hercules—si ce n'était leur taille et leur force, pourrait se poser sur le nez d'un pair de France, à qui—moins leurs pattes griffées—ils rappelaient l'arôme de la fine civette d'Espagne.

D'autres enfin—les nécrophores—moins mondains, plus mélancoliques, plus portés vers l'ascétisme, passent leur temps à chercher le cadavre d'un petit rongeur ou d'un oisillon quelconque lui creusent une fosse et déposent leurs œufs auprès du défunt pour que la vie sortant de ce cimetière improvisé puisse se nourrir et s'abreuver aux sources de la mort. A côté de ces lugubres fossoyeurs, les mantes religieuses—genre d'orthoptères—joignent benoitement leur première paire de pattes et semblent se laisser bercer dans les effluves extatiques du troisième ciel de saint Paul, ce qui ne les empêche pas de quitter souvent leur air pieux et monastique pour faire le moulinet et se défendre vigoureusement dès qu'elles sont attaquées.

Nos mœurs constitutionnelles se sont même glissées au milieu des forêts vierges de terre chaude du Mexique, et tout comme le gentilhomme huissier de la Verge Noire qui, à Ottawa, par trois coups de masse annonce aux députés de la Chambre des Communes que Sa Majesté les attend au Sénat pour leur lire un discours qui se termine toujours par une saignée de finance—le *carpintero*—pic charpentier frappe les trois appels parlementaires sur le tronc de l'arbre qu'il a choisi pour domaine et accourt de suite happer de l'autre côté les insectes qui pour mieux se rendre compte de ce bruit insolite ont eu l'imprudente curiosité de mettre le nez hors de leur vie privée et de se croire aptes à surveiller ce qui se passait au dehors.

Il y aura donc toujours des badauds, même parmi les insectes ?

Toucher le joint Maurice.

Québec, 26 avril 1890.

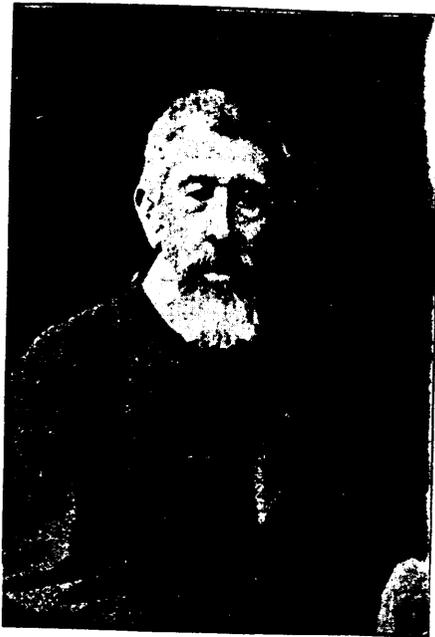
NOTE HISTORIQUE

L'abbé BARBARIN (Arsène-Lazare), sulpicien, est décédé en avril 1875. Il était né à Marseille, le 6 novembre 1812. Il descendait d'une famille noble italienne, dont le non primitif était Barberino et plus tard Barberini et Barberin, après son émigration en France, et qui compte parmi ses membres un général des galères pontificales, trois cardinaux et le pape Urbain VIII. L'ancêtre le plus ancien que mentionne l'histoire est François Barberino, savant jurisconsulte et poète de la fin du XI^e siècle et que les fastes littéraires proclament un des poètes les plus distingués de l'époque. Il remporta même, dans un concours poétique à Florence, en 1313, le laurier d'or, distinction inconnue jusqu'alors et qu'il obtint par un privilège spécial du pontife alors régnant, Clément V. On n'entend parler de la famille ensuite qu'en 1623, où Maffeo Barberino, succède à Grégoire XV, comme pape, et qui nomma ses trois neveux, trois frères, cardinaux : François, et les deux Antoine. A la mort de ce pontife, des troubles eurent lieu en Italie, et la famille passa en France où elle fut protégée par Mazarin. Comme armes, les Barbarin portent dans leur blazon trois abeilles sur champ d'azur. Le jeune Barbarin fut placé à Aix, dans un collège dirigé par des Jésuites sous le nom des Frères Ste-Croix. Il étudia ensuite le droit à la faculté d'Aix pendant quatre ans et fut reçu licencié en droit. Le 7 octobre 1838, il entra chez les sulpiciens de Paris et est reçu prêtre le 7 octobre 1841. Le 24 juin 1842, il arriva à Montréal.

Les écrivains de toutes les littératures

M. SERGE POLTORATZKY

M. Serge Poltoratzky, bibliophile russe, né à Moscou en 1803. Elève de l'école militaire de sa ville natale (1820-23), il devint, en 1823, officier d'état-major, donna sa démission en 1827 et s'occupa à partir de ce moment d'industrie et surtout de travaux littéraires et bibliographiques. M. Poltoratzky a réuni à Avtchourine, près de Kalouga, une précieuse bibliothèque contenant des ouvrages qui concernent la littérature russe et la Russie en général, dans le but d'écrire un *Dictionnaire bibliographique* de tous les auteurs russes ; il est conservateur honoraire de la Bibliothèque impériale de Saint-Petersbourg. Outre divers opuscules, il a publié un grand nombre d'articles, de notices littéraires et bibliographiques dans divers journaux russes et français, notamment dans : le *Fils de la patrie*, de Gretch (1823-24), les *Feuilles littéraires*, de Bulgarine ; le *Télégraphe de Moscou*, de Polevoi ; la *Revue encyclopédique*, le *Bulletin du bibliophile belge* (1847-51) ; l'*Athenæum français* (1854). Enfin, il a donné de précieuses indications à M. Quéraud pour ses *Ecrivains pseudonymes* et les *Supercherries dévoilées*, auxquels il a collaboré.



M. SERGE POLTORATZKY

M. Poltoratzky était un bibliophile passionné, qui avait des livres dans toutes les villes dans lesquelles il a plus ou moins séjourné, mais que sa fortune, souvent ébréchée par suite de ses largesses, ne lui permit jamais d'emporter, de réunir, et il les abandonnait philosophiquement. Sa grande érudition et sa vaste mémoire y suppléaient d'ailleurs.

Dans sa maison de campagne, près de Moscou, il avait formé une bibliothèque composée de 25,000 volumes, pièces et documents divers ; il en fit généreusement don à Moscou, sa ville natale.

Il parlait et écrivait le français avec la plus grande pureté, et sans aucun accent.

D'un tempérament sec et nerveux, tout portait à croire qu'il serait devenu centenaire. Aussi travailla-t-il jusqu'à son dernier jour, entouré de ses livres, de ses manuscrits et d'un amas considérable de journaux en toutes langues.

Mais ce qui dépeint parfaitement la grandeur d'âme et la générosité de ce grand personnage, c'est que, par amour pour les lettres françaises, il pensionna mensuellement et fortement, pendant de longues années, c'est à dire tant que sa fortune, si souvent compromise, ne s'y opposa pas, notre bibliographe Quéraud, l'auteur de la *France littéraire*.

M. Poltoratzky est décédé le 18 janvier 1884, à Neuilly (Seine) France.

Un vieux dicton indien :

Un commerçant de liqueur commence toujours par pendre un enseigne au-dessus de la porte et finit parfois par faire pendre un homme au gibet.

PROPOS DU DOCTEUR

LE CAUCHEMAR.—Le cauchemar est un état d'oppression et de gêne pendant le sommeil. Il est occasionné, le plus souvent, par une digestion difficile, une affection névralgique, la lecture de contes fantastiques, etc. Pour se débarrasser de cette affection, il faut éviter les causes ci-dessus énumérées.

LES TACHES DE ROUSSEUR.—Il n'y a jamais tant de moyens ou de remèdes contre une chose, que contre les choses impossible à détruire.

Il en est un peu ainsi des rousseurs, contre lesquelles vous arrivez toutes à demander des moyens et des conseils... En voici un que j'ai vu employer et que je puis vous donner comme ayant produit d'assez bons résultats : Battez des blancs d'œufs en neige, ajoutez-y un volume à peu près égal d'huile d'amandes douces. Parfumez comme vous l'entendez, et mettez le soir cette sorte de pommade sur le visage affligé de rousseurs. N'essayez que le lendemain matin avec un linge très fin. Cela ne peut, dans tous les cas, que produire un très bon effet sur la peau.

REMÈDE CONTRE LE CROUP.—Voici un remède contre le croup ; c'est un médecin français qui le préconise : Aussitôt que l'on a découvert des plaques couenneuses dans la bouche aussitôt que l'on soupçonne le croup par la nature de la toux, faire prendre à l'enfant d'heure en heure, la nuit et le jour, un blanc d'œuf battu dans un verre d'eau sucrée, une cuillerée à bouche à chaque fois.—Pour boisson, un œuf, le blanc et le jaune, dans un litre d'eau tiède, sucrée à volonté.—Au bout de deux ou trois jours, tous les symptômes de l'affection disparaissent. Il va sans dire que nous indiquons ce remède que pour le cas où l'on se trouverait dans l'impossibilité de consulter un médecin. Le croup est une maladie terrible, foudroyante et l'on commettrait une faute grave si l'on ne recourait aux lumières d'un homme de l'art, dès que l'on soupçonne la présence de cette maladie.

DES VERS INTESTINAUX.—Les ascarides lombricoïdes sont des vers d'un rouge pâle, cylindriques, effilés aux deux bouts et d'une longueur de 25 à 80 centimètres. Ils vivent dans l'intestin grêle. Ce sont des parasites généralement inoffensifs. Quelquefois cependant ils provoquent des douleurs abdominales, de l'abattement, des démangeaisons et donnent une sensation de brûlure aux yeux. Parfois ils provoquent des accès convulsifs, qui disparaissent aussitôt leur expulsion.

Le remède le plus ancien consiste dans l'emploi des fleurs de semen-contra. On peut également avoir recours à la santoline, au calomel ; mais je ne veux pas indiquer des doses pour éviter les accidents que pourrait produire un de ces médicaments mal appropriés à l'âge du malade. Aussi je vous conseille de voir, en cas de besoin, votre médecin.

Les oxyures vermiculaires sont de petits vers ronds de 5 à 10 millimètres de long. Ils habitent le gros intestin et sont évacués en grande quantité en même temps que les garde-robes. Autant les ascarides sont faciles à déloger, autant ceux-ci résistent au traitement. Pour les chasser, il faudra, pendant des jours et des semaines, lutter contre eux, car ils se reproduisent très vite et de nouvelles recrues viennent remplir les vides causés dans leurs rangs par la bataille. Attaquez-les par des remèdes quotidiens : au sel de cuisine, à l'eau vinaigrée (une cuillerée de sel pour un grand verre d'eau, une cuillerée à bouche de vinaigre pour un demi-litre d'eau). Il faut de la patience, de la constance ; à ce prix, ces remèdes simples amèneront le triomphe définitif.

DE L'ENTORSE.—On donne le nom d'entorse ou de foulure à un tiraillement, parfois suivi de déchirure, des bandelettes ligamenteuses qui unissent les os au niveau des jointures.—La plus fréquente des entorses est celle qui a pour siège l'articulation du cou-de-pied. Au moment où la foulure se produit, on éprouve une vive douleur ; parfois, celle-ci ne se produit que quelques heures après l'accident ; la démarche devient alors impossible, les mouvements de la jointure augmentent les souffrances ; bientôt apparaît du gonflement de la région malade, qui peut prendre une teinte violacée, due à un épanchement du sang dans l'intérieur des tissus. Il y a des entorses légères et des entorses graves ; dans les cas bénins, les symptômes sont peu accusés et le mal disparaît en trois ou quatre jours ; mais, dans d'autres circonstances, surtout si un traitement efficace n'intervient pas, les mouvements de la jointure ne peuvent reprendre leur intégrité qu'au bout de plusieurs semaines. Le traitement de l'entorse doit faire appel à trois moyens, que l'on peut combiner les uns avec les autres : 1^o le massage ; 2^o l'immersion dans l'eau chaude ; 3^o la compression.

Deux fois par jour on plongera donc le pied malade pendant cinq minutes dans l'eau aussi chaude qu'on pourra le supporter. (Autrefois, on employait l'eau froide, mais la nouvelle manière de faire donne de meilleurs résultats). Après chaque bain on pratiquera un massage de dix minutes sur la partie malade, en procédant progressivement et en massant du pied vers le mollet. Ceci fait, on enveloppera le cou-de-pied dans une bande de caoutchouc que l'on serrera à peine. En suivant ce traitement, les entorses même graves guériront rapidement.



Noirot trouvant la coupe pleine,
Est pris d'une soif de baleine.



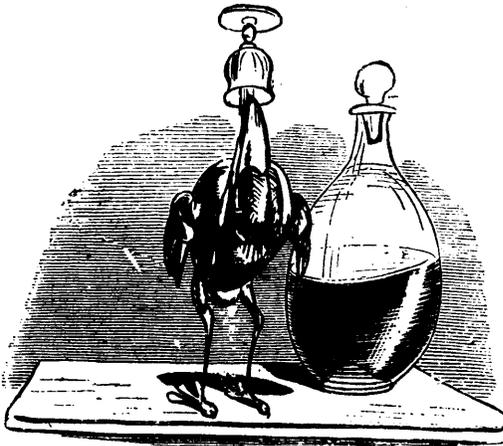
Quel beau cristal, s'il était sec !
Dit-il, en y plongeant le bec.



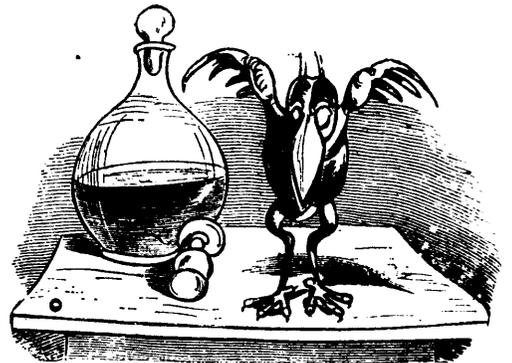
Le nez en l'air, il goûte et goûte
Le doux liquide goutte à goutte



Et, charmé du joyeux glouglou,
Il s'y replonge jusqu'au cou.



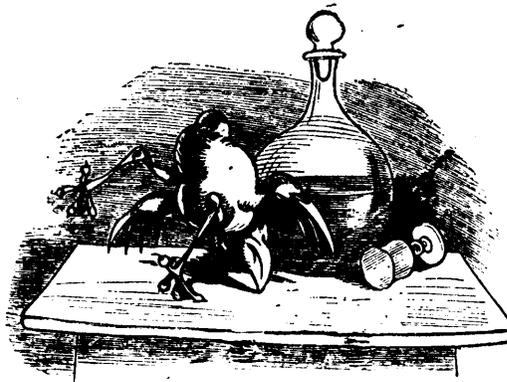
Puis, soulevant le verre vide,
Il l'égoutte d'un bec avide.



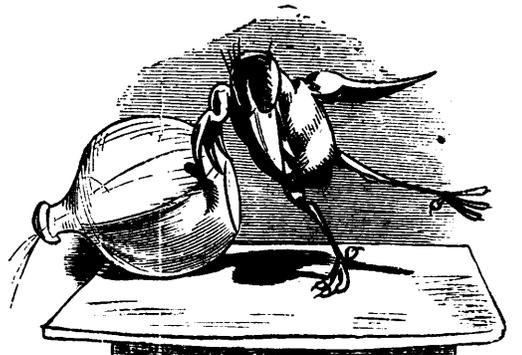
Le voilà pris, le voilà gris :
Vivent l'allégresse et les ris !



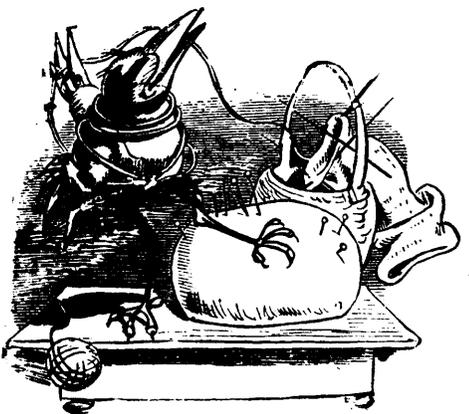
Et puis il chante, et puis il danse,
Narguant la vieille tempérance.



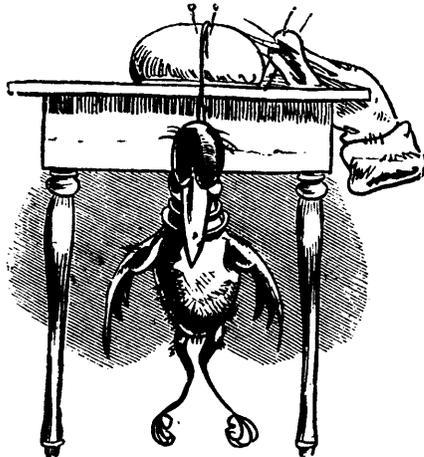
Rien qu'à le voir marcher, on sent
Qu'il a des ailes. — En avant !



Et, titubant, le vil ivrogne
Fait une vilaine besogne.



Il veut apprendre à tricoter ;
Mais il ne fait que tripoter.



Après mille tours, le coupable
Enfin tombe et pend à la table.



Voilà, dit grand'mère à Pierrot
— Où le vice a conduit Noirot.

ILLUSTRATION DU FEUILLETON DE "LA PRESSE"



COMME DANS LA VIE

(VOIR LA PRESSE DE CETTE SEMAINE)

FEUILLETON DE "LA PRESSE"

Notre gravure représente un jeune homme et une jeune fille, enfants d'un riche banquier qui vient d'être ruiné. Le jeune homme loue de modestes appartements où il fait vivre sa sœur avec le maigre salaire qu'il gagnait. Bientôt le jeune homme perd la position qui lui permettait de faire vivre sa sœur, qui était une belle jeune fille de vingt ans.

Pendant que la jeune fille attendait son frère pour le dîner, elle entend frapper à la porte. On ouvre : c'était un jeune homme élégant, un de leurs amis, qui avait coutume d'aller passer la soirée avec le frère et la sœur, dont il était amoureux. Et voilà que le frère arrive, l'âme triste. Et quelle ne fut pas la désolation de sa sœur quand il lui apprend qu'il avait perdu sa place.

Profitant de la position embarrassante du frère et de la sœur, le jeune étranger demande au frère de vouloir bien lui donner la main de sa sœur. A cette demande la jeune fille rougit, mais elle n'accepta pas, sans toute fois refuser formellement.

Comme ce jeune homme pensionnait dans la

même maison, il offrit aux deux jeunes gens de prendre le dîner avec eux, s'engageant à en fournir une partie et notamment deux bouteilles de vin, ce qui fut accepté de gaité de cœur. La gravure représente le jeune amoureux arrivant avec ses provisions.

LE VAISSEAU

La vie du grand homme ressemble à un vaisseau qui vogue sur l'Océan. Le vaisseau, sur la mer, rencontre beaucoup de difficultés ; l'homme public n'est pas moins exposé aux épreuves. L'Océan est tantôt calme, tantôt furieux. Dans le premier cas, le vaisseau ne peut continuer sa route, dans le second il court risque d'être submergé. Bien solide, bien ferme d'abord, le vaisseau résiste aux tempêtes qui se déchaînent avec fracas et aux vents qui, dans leur furie, viennent fondre sur leur proie. Il parcourt l'immensité de l'Océan, fait plusieurs grands voyages, rapporte de riches produits puis s'en revient au port. Là, il est salué par des acclamations unanimes, mais alors il est usé par

les tempêtes et fait eau de toute part. Tel est le destin des grands hommes. Ils sont, eux aussi, assaillis par de violentes tempêtes dans leur carrière politique : tantôt ce sont des luttes acharnées qu'ils se font les uns aux autres, tantôt on critique leurs œuvres et leur conduite : même on va plus loin, c'est-à-dire on méconnaît leurs services. D'autres sont plus heureux, me direz-vous. Oui ! Mais lorsque, après avoir vaqué aux affaires politiques, ils se retirent dans la vie privée, leur santé est affaiblie et ils ne valent pas plus que les précédents. Du moins, ces hommes dévoués peuvent se rendre ce témoignage : Je n'ai pas perdu ma jeunesse, j'ai ruiné ma santé, mais du moins j'ai travaillé pour mon pays.

AUGUSTIN GOHIER.

Personne presque ne s'avise de lui-même du mérite d'un autre. Les hommes sont trop occupés d'eux-mêmes pour avoir le loisir de pénétrer ou de discerner les autres ; de là vient qu'avec un grand mérite et une plus grande modestie l'on peut être longtemps ignoré.

FEUILLETON "DU MONDE ILLUSTRÉ"

MONTREAL, 3 MAI 1890

FAMILLE-SANS-NOM

PAR JULES VERNE

PREMIERE PARTIE

(Suite)

Thomas Harcher avait cinquante ans à cette époque. Acadien d'origine française, il descendait de ces hardis pêcheurs qui colonisèrent la Nouvelle-Ecosse un siècle avant. C'était le type parfait du cultivateur canadien, de celui qui s'appelle, non le paysan mais "l'habitant" dans les campagnes du Nord-Amérique. De haute taille, les épaules larges, le torse puissant, les membres vigoureux, la tête forte, les cheveux à peine grisonnants, le regard vif, les dents bien plantées, la bouche grande comme il convient au travailleur dont la besogne exige une copieuse nourriture, enfin une aimable et franche physionomie, qui lui valait de solides amitiés dans les paroisses voisines, tel se montrait le fermier de Chipogan. En même temps, bon patriote, implacable ennemi des Anglo-Saxons, toujours prêt à faire son devoir et à payer de sa personne.

Thomas Harcher eût vainement cherché dans la vallée du Saint-Laurent une meilleure compagne que sa femme Catherine. Elle était âgée de quarante-cinq ans, forte comme son mari, comme lui restée jeune de corps et d'esprit peut-être un peu rude de visage et enfin "la mère" comme il était "le père" dans toute l'acception du mot. A eux deux, un beau couple, et de si vaillante santé, qu'ils promettaient de compter un jour parmi les nombreux centenaires, dont la longévité fait honneur au climat canadien.

Peut-être aurait-on pu faire un reproche à Catherine Harcher ; mais, ce reproche, les femmes du pays l'eussent toutes mérité, pour peu que l'on ajoutât foi aux commentaires de l'opinion publique. En effet, si les Canadiennes sont bonnes ménagères, c'est à la condition que leurs maris fassent le ménage, dressent le lit, mettent la table, plument les poulets, traitent les vaches, battent le beurre, pèlent les patates, allument le feu, lavent la vaisselle, habillent les enfants, balayent les chambres, frottent les meubles, coulent la lessive, etc. Cependant Catherine ne poussait pas à l'extrême cet esprit de domination, qui rend l'époux esclave de sa femme dans la plupart des habitations de la colonie. Non ! Pour être juste, il y a lieu de reconnaître qu'elle prenait sa part du travail quotidien. Néanmoins, Thomas Harcher se soumettait volontiers à ses volontés comme à ses caprices. Aussi, quelle belle famille lui avait donné Catherine, depuis Pierre, patron du *Champlain*, son premier né, jusqu'au dernier bébé, âgé de quelques semaines seulement, et qu'on s'appêtait à baptiser en ce jour.

En Canada, on le sait, la fécondité des mariages est véritablement extraordinaire. Les familles de douze et quinze enfants y sont communes. Celles où l'on compte vingt enfants n'y sont point rares. Au delà de vingt-cinq, on en cite encore. Ce ne sont plus des familles, ce sont des tribus, qui se développent sous l'influence de mœurs patriarcales.

Si Ismaël Busch, le vieux pionnier de Fenimore Cooper, l'un des personnages du roman de la *Prairie*, pouvait montrer avec orgueil ses sept fils, sans compter les filles, issus de son mariage avec la robuste Esther, de quel sentiment de supériorité l'eût accablé Thomas Harcher, père de vingt-six enfants, et bien vivants, à la ferme de Chipogan !

Quinze fils, et onze filles, de tout âge, depuis trois semaines jusqu'à trente ans. Sur les quinze fils, quatre mariés. Sur les onze filles, deux en puissance de maris. Et, de ces mariages, dix-sept petits-fils—ce qui, en y ajoutant le père et la mère, faisait un total de cinquante-deux membres, en ligne directe, de la famille Harcher.

diversité du petit gibier de poil ou de plume, plongeurs, oies sauvages, canards, bécasses, bécassines, perdrix, cailles et pluviers.

Quant à Pierre Harcher et à ses frères, Rémy, Michel, Tony et Jacques, à l'époque où le froid les obligeait d'abandonner les eaux du Saint-Laurent, ils venaient hiverner à la ferme et se faisaient chasseurs de fourrures. On les citait parmi les plus intrépides squatters, les plus infatigables coureurs des bois, et ils approvisionnaient de peaux plus ou moins précieuses les marchés de Montréal et de Québec. En ce temps, les ours noirs, les lynx, les chats sauvages, les martres, les carcajous, les visons, les renards, les castors, les hermines, les loutres, les rats musqué, n'avaient pas encore émigré vers les contrées du nord, et c'était un bon commerce celui de ces pelletteries, alors qu'il n'était point nécessaire d'aller chercher fortune jusque sur les lointaines rives de la baie d'Hudson.

On le comprend, pour loger cette famille de parents, d'enfants et de petits-enfants, ce n'eût pas été trop d'une caserne. Aussi, était-ce bien une

véritable caserne, cette bâtisse qui dominait de ses deux étages les communs de la ferme de Chipogan. En outre, il avait fallu garder quelques chambres aux hôtes que Thomas Harcher recevait passagèrement, des amis du comté, des fermiers du voisinage, des "voyageurs", c'est-à-dire ces marinières qui dirigent les trains de bois par les affluents pour les conduire au grand fleuve. Enfin, il y avait l'appartement réservé à M. de Vaudreuil et à sa fille, lorsqu'ils venaient rendre visite à la famille du fermier.

Et, précisément, M. et Mlle de Vaudreuil venaient d'arriver ce jour-là—5 octobre. Ce n'était pas seulement des rapports de maître à tenancier qui unissaient M. de Vaudreuil à Thomas Harcher et à tous les siens, c'était une affection réciproque, amitié d'une part, dévouement de l'autre, que rien n'avait jamais démentis depuis tant d'années. Et combien, surtout, ils se sentaient liés par la communauté de leur patriotisme ! Le fermier, comme son maître, était dévoué corps et âme à la cause nationale.

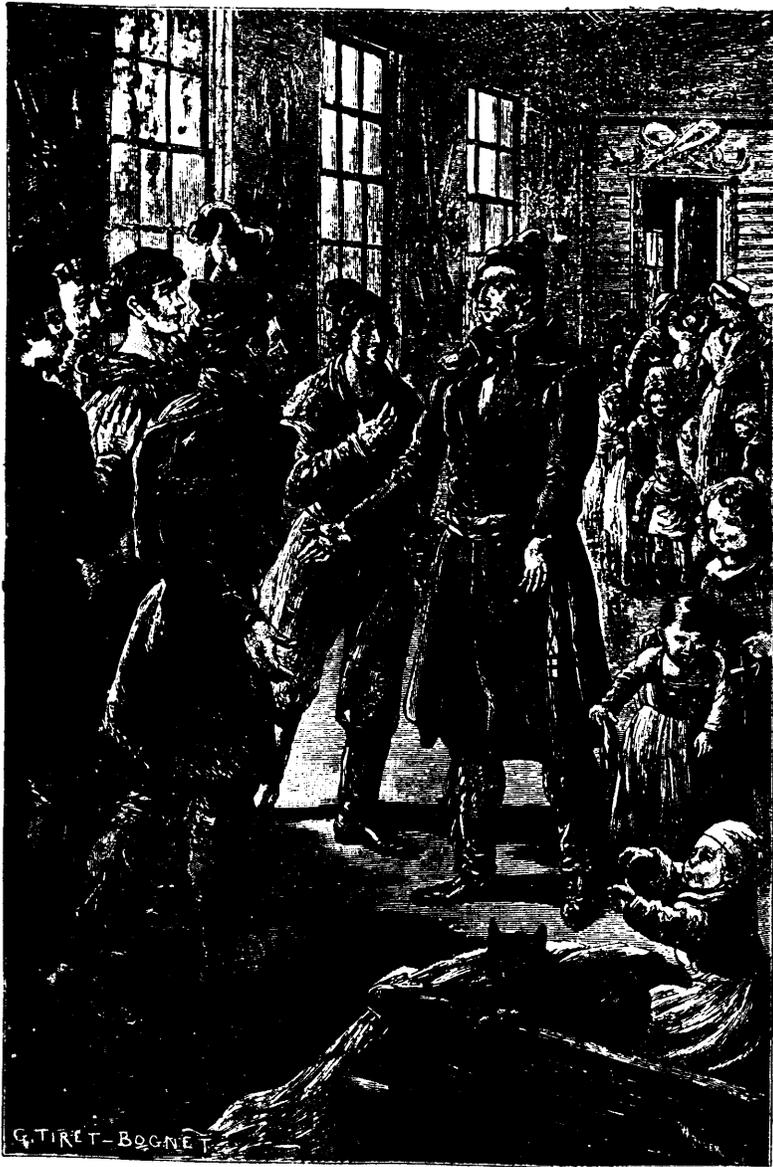
Maintenant la famille se trouvait au complet. Depuis trois jours, Pierre et ses frères, après avoir laissé le *Champlain* désarmé au quai de Laprairie, étaient venus prendre leurs quartiers d'hiver à la ferme. Il n'y manquait que le fils adoptif, et non le moins aimé des hôtes de Chipogan.

Mais, dans la journée, on attendait Jean. Pour que Jean fit défaut à cette fête de famille, il aurait fallu qu'il fût tombé entre les mains des agents de Rip, et la nouvelle de son arrestation serait déjà répandue dans le pays.

C'est que Jean avait à s'acquitter d'un devoir, auquel il tenait autant que Thomas Harcher.

Le temps n'était pas éloigné où le seigneur de la paroisse acceptait d'être le parrain de tous les enfants de ses censitaires—ce qui se chiffrait par quelques centaines de pupilles. M. de Vaudreuil, il est vrai, n'en comptait encore que deux dans la descendance de son fermier. Cette fois, c'était Clary qui devait être marraine de son vingt-sixième enfant, auquel Jean allait servir de parrain. Et la jeune fille était heureuse de ce lien qui les unirait l'un à l'autre pendant ces courts instants.

Du reste, ce n'était pas à propos d'un baptême seulement que la ferme de Chipogan allait se mettre en fête.



"Mes gars, soyez les bienvenus, car vous arrivez au bon moment."—Page 11, col. 1

Les cinq premiers nés, on les connaît. C'étaient ceux qui composaient l'équipage du *Champlain*, les dévoués compagnons de Jean. Inutile de perdre son temps à énumérer les noms des autres enfants, ou à préciser d'un trait l'originalité de leur caractère. Garçons, filles, beaux-frères et belles-filles, ne quittaient jamais la ferme. Ils y travaillaient, sous la direction du chef. Les uns étaient employés aux champs, et l'ouvrage ne leur manquait guère. Les autres, occupés à l'exploitation des bois, faisaient le métier de "lumbermen", et ils avaient de la besogne. Deux ou trois des plus âgés chassaient dans les forêts voisines de Chipogan, et n'étaient point gênés de fournir le gibier nécessaire à l'immense table de famille. Sur ces territoires, en effet, abondent toujours les orignaux, les caribons—sortes de rennes de grande taille—les bisons, les daims, les chevreuils, les élans, sans parler de la

Lorsque Thomas Harcher avait reçu ses cinq fils :

— Mes gars, leur avait-il dit, soyez les bienvenus, car vous arrivez au bon moment.

— Comme toujours, notre père ! avait répondu Jacques.

— Non, mieux que toujours. Si aujourd'hui, nous sommes réunis pour le baptême du dernier bébé, demain, il y a la première communion de Clément et de Cécile, et, après-demain, la nocce de votre sœur Rose avec Bernard Miquelon.

— On va bien dans la famille ! avait répliqué Tony.

— Oui, pas mal, mes gars, s'était écrié le fermier, et il n'est pas dit que, l'an prochain, je ne vous convoquerai pas pour quelque autre cérémonie de ce genre !

Et Thomas Harcher riait de son rire sonore, tout empreint de bonne gaieté gauloise, pendant que Catherine embrassait les cinq vigoureux rejets, qui étaient les premiers nés d'elle.

Le baptême devait se faire à trois heures après midi. Jean avait donc le temps d'arriver à la ferme. Dès qu'il serait là, on s'en irait processionnellement à l'église de la paroisse, distante d'une demi-lieue.

Thomas, sa femme, ses fils, ses filles, ses gendres, ses petits-enfants, avaient revêtu leurs plus beaux habits pour la circonstance, et, très vraisemblablement, ne les quitteraient pas de trois jours. Les filles avaient le corsage blanc et la jupe à couleurs éclatantes, avec les cheveux flottant sur les épaules. Les garçons, ayant dépouillé la veste de travail et le bonnet normand dont ils se coiffent d'habitude, portaient le costume des dimanches, capot d'étoffe noire, ceinture bariolée, souliers plissés en peau de bœuf du pays.

La veille, après avoir pris le bateau du traversier pour passer le Saint Laurent en face de Laprairie, M. et Mlle de Vaudreuil avaient trouvé Thomas Harcher, qui les attendait avec son bugie attelé de deux excellents trotteurs.

Pendant les trois lieues qui restaient à faire pour atteindre la ferme de Chipogan, M. de Vaudreuil s'était empressé de prévenir son fermier qu'il eût à se tenir sur ses gardes. La police ne pouvait ignorer que lui, de Vaudreuil, avait quitté la villa Montcalm, et il était possible qu'il fût l'objet d'une surveillance spéciale.

— Nous y aurons l'œil, notre maître ! avait dit Thomas Harcher, chez qui l'emploi de cette locution n'avait rien de servile.

— Jusqu'ici, aucune figure suspecte n'a été vue aux alentours de Chipogan ?

— Non, pas un de ces canouaches, sous votre respect !

— Et votre fils adoptif, avait demandé Clary de Vaudreuil, est-il arrivé à la ferme ?

— Pas encore, notre demoiselle, et cela me cause quelque inquiétude.

— Depuis qu'il s'est séparé de ses compagnons, à Laprairie, on n'a pas eu de ses nouvelles ?

— Aucune !

Or, depuis que M. et Mlle de Vaudreuil étaient installés dans les deux plus belles chambres de l'habitation, cela va sans dire, Jean n'avait pas encore paru. Cependant, tout était préparé pour la cérémonie du baptême, et si le parrain n'arrivait pas cet après-midi, on ne saurait que faire.

Aussi Pierre et deux ou trois autres s'étaient-ils portés d'une bonne lieue sur la route. Mais Jean n'avait été signalé, et midi venait de sonner à l'horloge de Chipogan.

Thomas et Catherine eurent alors un entretien au sujet de ce retard inexplicable.

— Que ferons-nous s'il n'arrive pas avant trois heures ? demanda le fermier ?

— Nous attendrons, répondit simplement Catherine.

— Qu'attendrons-nous ?

— Bien sûr, ce ne sera pas l'arrivée d'un vingt-septième enfant ! riposta la fermière.

— D'autant plus, répliqua Thomas, que sans qu'on puisse nous en faire un reproche, il pourrait bien ne jamais venir !

— Plaisantez, monsieur Harcher, plaisantez !

— Je ne plaisante pas ! Mais, enfin, si Jean tardait trop, peut-être faudrait-il se passer de lui ?

— Se passer de lui ! s'écria Catherine. Non point, et comme je tiens à ce qu'il soit le parrain de l'un de nos enfants, nous attendrons qu'il se soit montré.

— Pourtant, si on ne le voit pas ? répondit Thomas, qui n'en tendait pas que le baptême fût indéfiniment reculé. Si quelque affaire l'a mis dans l'impossibilité de venir ?

— Pas de mauvais pronostics, Thomas, répondit Catherine, et un peu de patience, que diable ! Si l'on ne baptise pas aujourd'hui, on baptisera demain.

— Bon ! Demain, c'est la première communion de Clément et de Cécile, le seizième et la dix-septième !

— Eh bien après demain.

— Après-demain, c'est la nocce de notre fille Rose avec ce brave Bernard Miquelon !

— Assez là-dessus, Thomas ! On fera tout ensemble, s'il le faut. Mais, quand un bébé est en passe d'avoir un parrain comme Jean et une marraine comme mademoiselle Clary, il n'y a pas à se presser pour en aller prendre d'autres !

— Et le curé qui est prévenu !... fit encore observer Thomas à son intraitable moitié.

— J'en fais mon affaire, répliqua Catherine. C'est un excellent homme, notre curé ! D'ailleurs, sa dime ne lui échappera pas, et il ne voudra pas désobliger des clients comme nous !

Et, de fait, dans toute la paroisse, il était peu de paroissiens qui eussent autant donné d'occupations à leur curé que Thomas et Catherine !

Cependant, à mesure que les heures s'écoulaient, l'inquiétude devenait plus vive. Si la famille Harcher ignorait que son fils adoptif fût le jeune patriote, Jean-Sans-Nom, M. et Mlle de Vaudreuil, le sachant, pouvaient tout craindre pour lui.

Aussi voulurent-ils apprendre de Pierre Harcher dans quelles circonstances Jean s'était séparé de ses frères et de lui en quittant le *Champlain*.

— C'est au village de Caughnawaga que nous l'avons débarqué, répondit Pierre.

— Quel jour ?

— Le 26 septembre, vers cinq heures du soir.

— Il y a donc neuf jours qu'il s'est séparé de vous ? fit observer M. de Vaudreuil.

— Oui, neuf jours.

— Et il n'a pas dit ce qu'il allait faire ?

— Son intention, répondit Pierre, était de visiter le comté de Chambly, où il n'avait pas encore été pendant toute notre campagne de pêche.

— Oui... c'est une raison, dit M. de Vaudreuil, et pourtant, je regrette qu'il se soit aventuré seul à travers un territoire, où les agents de la police doivent être sur pied.

— Je lui ai proposé de le faire accompagner par Jacques et par Tony, répondit Pierre, mais il a refusé.

— Et quelle est votre idée de tout cela, Pierre ? demanda Mlle de Vaudreuil.

— Mon idée, c'est que Jean avait formé depuis longtemps le projet d'aller à Chambly, tout en se gardant d'en rien dire. Or, comme il avait été convenu que nous débarquerions à Laprairie, et que nous reviendrions tous ensemble à la ferme, après avoir désarmé le *Champlain*, il ne nous en a informé qu'au moment où nous étions devant Caughnawaga.

— Et, en vous quittant, il a bien pris l'engagement d'être ici pour le baptême ?

— Oui, notre demoiselle, répondit Pierre. Il sait qu'il doit tenir le bébé avec vous et que, sans lui, d'ailleurs, la famille Harcher ne serait pas au complet !

Devant une promesse aussi formelle, il convenait d'attendre patiemment.

Toutefois, si la journée s'achevait sans que Jean eût paru, les craintes ne seraient que trop justifiées. Pour qu'un homme aussi déterminé que lui, ne vint pas au jour dit, c'est que la police se serait emparée de sa personne... Et alors, M. et Mlle de Vaudreuil ne le savait que trop, il était perdu.

En ce moment, s'ouvrit la porte qui donnait accès dans la grande cour, et un sauvage parut sur le seuil.

Un sauvage, — c'est ainsi, en Canada, qu'on appelle encore les Indiens, même dans les actes officiels, comme on appelle "sauvages" leurs

femmes qui portent le nom de "squaws" en langue iroquoise ou huronne.

Ce sauvage était précisément un Huron, et de race pure — ce qui se voyait à son visage imberbe, à ses pommettes saillantes et carrées, à ses petits yeux vifs. Sa haute taille, son regard assuré et pénétrant, la couleur de sa peau, la disposition de sa chevelure en faisaient un type très reconnaissable de la race indigène de l'Amérique.

Si les Indiens ont conservé leurs mœurs d'autrefois, les coutumes des tribus de l'ancien temps, l'habitude de s'agglomérer dans leurs villages, une prétention tenace à retenir certains privilèges que les autorités ne leur contestent point d'ailleurs, une propension naturelle à vivre à part des "Vissages Pâles", ils se sont quelque peu modernisés, cependant — surtout sous le rapport du costume. Ce n'est que dans certaines circonstances qu'ils revêtent encore l'habillement de guerre.

Ce Huron, à peu près vêtu à la mode canadienne, appartenait à la tribu des Mahoganis, qui occupait une bourgade de quatorze à quinze cents feux au nord du comté. Cette tribu, on l'a dit, n'était pas sans avoir des rapports avec la ferme de Chipogan, où le fermier leur faisait toujours un bon accueil.

— Eh ! que voulez-vous, Huron ? s'écria-t-il, lorsque l'Indien se fut avancé et lui eut donné solennellement la poignée de main traditionnelle.

— Thomas Harcher voudra sans doute répondre à la demande que je vais lui faire ? répliqua le Huron, avec cette voix gutturale qui est particulière à sa race.

— Et pourquoi pas, répondit le fermier, si ma réponse peut vous intéresser ?

— Mon frère m'écouterait donc, et jugera ensuite ce qu'il devra dire !

Rien qu'à cette forme de langage, dans laquelle le sauvage ne parlait qu'à la troisième personne, à l'air digne de son attitude pour demander, très probablement, un renseignement des plus simples, on eût reconnu le descendant des quatre grandes nations qui possédaient autrefois le territoire du Nord-Amérique. On les divisait alors en Algonquins, en Hurons, en Montagnais, en Iroquois, qui comprenaient ces tribus diverses : Mohawks, Oneidas, Tuscaroras, Delawares, Mohicans, que l'on voit plus particulièrement figurer dans les récits de Fenimore Cooper. Actuellement, il ne reste que des débris épars de ces anciennes races.

Après avoir pris un temps de silence, l'Indien, donnant à son geste une ampleur caractéristique, reprit la parole.

— Mon frère connaît, nous a-t-on dit, le notaire Nicolas Sagamore, de Montréal ?

— J'ai cet honneur, Huron.

— Ne doit-il pas venir à la ferme de Chipogan ?

— Cela est vrai.

— Mon frère pourrait-il me faire savoir si Nicolas Sagamore est arrivé ?

— Pas encore, répondit Thomas Harcher. Nous ne l'attendons que demain, pour dresser le contrat de mariage de ma fille Rose et de Bernard Miquelon.

— Je remercie mon frère de m'avoir renseigné.

— Est-ce que vous aviez une communication importante à faire à maître Nick ?

— Très importante, répondit le Huron. Demain donc, les guerriers de la tribu quitteront notre village Walhatta et viendront lui rendre visite.

— Vous serez les bien reçus à la ferme de Chipogan," répondit Thomas Harcher.

Sur quoi, le Huron, tendant de nouveau la main au fermier se retira gravement.

Il n'était pas parti depuis un quart d'heure, que la porte de la cour se rouvrit. Cette fois, c'était Jean dont la présence fut accueillie par d'unanimes cris de joie.

Thomas et Catherine Harcher, leurs enfants, leurs petits-enfants, se précipitèrent vers lui, et il fallut un peu de temps pour répondre aux compliments de tout ce monde, si heureux de le revoir. Les poignées de mains, les embrassades s'échangèrent pendant cinq bonnes minutes.

L'heure pressant, M. de Vaudreuil, Clary et Jean ne purent échanger que quelques mots. D'ailleurs, puisqu'ils devaient passer ensemble trois jours à la ferme, ils auraient tout le loisir de s'entretenir de leurs affaires. Thomas Harcher et sa femme avaient hâte de se rendre à l'église. On

n'avait que trop fait attendre le curé. Le parrain et la marraine étaient là. Il fallait partir.

— En route ! En route ! criait Catherine, qui allait de l'un à l'autre, gourmandant et ordonnant. Allons, mon fils, dit-elle à Jean, le bras à mademoiselle Clary. Et Thomas ?... Où donc est Thomas ?... Il n'en finit jamais ! — Thomas ?...

— Me voici, femme !

— C'est toi qui porteras le poupon.

— C'est convenu !

— Et ne le laisse pas tomber !...

— Sois tranquille ! J'en ai porté vingt-cinq à monsieur le curé, et j'ai l'habitude... :

— C'est bien ! répliqua Catherine en lui coupant la parole. En route !

Le cortège quitta la ferme dans l'ordre suivant : en tête, Thomas, tenant le petit dans ses bras, et Catherine Harcher près de lui, M. de Vaudreuil, sa fille et Jean les suivant ; puis, derrière, toute la queue de la famille, comprenant trois générations, où les âges étaient tellement entremêlés que le bébé, qui venait de naître, avait déjà parmi les enfants de ses frères ou sœurs un certain nombre de neveux et de nièces plus âgés que lui.

Le temps était beau ; mais, à cette époque de l'année, la température eût été assez basse, s'il ne fût tombé du ciel sans nuage comme une averse de soleil. On passait sous le berceau des arbres, à travers des sentiers sinueux, au bout desquels pointait le clocher de l'église. Un tapis de feuilles sèches couvrait le sol. Tous les jaunes si variés de l'automne se mélangeaient à la cime des châtaigniers, des bouleaux, des chênes, des hêtres, des trembles, dont le squelette branchu se montrait par places, alors que les pins et les sapins restaient encore couronnés de leurs panaches verdâtres.

— A mesure que le cortège s'avavançait, quelques amis de Thomas Harcher, des fermiers des environs, le rejoignaient en route. La file grossissait à vue d'œil, et on serait bien une centaine, quand on arriverait à l'église.

Il était jusqu'à des étrangers qui, par curiosité ou par désœuvrement, se mettaient de la partie, lorsqu'ils se trouvaient sur le passage du cortège.

Pierre Harcher remarqua même un homme, dont l'attitude lui parut suspecte. Bien évidemment cet inconnu n'était pas du pays. Pierre ne l'y avait jamais vu, et il lui sembla que cet intrus cherchait à dévisager les gens de la ferme.

Pierre avait raison de se défier de cet homme. C'était un des policiers qui avaient reçu l'ordre de "filer" M. de Vaudreuil depuis son départ de la villa Montcalm. Rip, lancé à la piste de Jean-Sans-Nom, que l'on croyait caché aux environs de Montréal, avait détaché cet agent avec mandat d'observer non seulement M. de Vaudreuil, mais aussi la famille de Thomas Harcher, dont on connaissait les opinions réformistes.

Cependant, en marchant l'un près de l'autre, M. de Vaudreuil, sa fille et Jean s'entretenaient du retard que celui-ci avait éprouvé pour se rendre à la ferme.

— J'ai su par Pierre, dit Clary, que vous l'avez quitté afin d'aller visiter Chambly et les paroisses voisines.

— En effet, répondit Jean.

— Venez-vous directement de Chambly ?

— Non, j'ai dû parcourir le comté de Saint-Hyacinthe, d'où je n'ai pu revenir aussitôt que je l'aurais voulu. J'ai été forcé de faire un détour par la frontière.

— Est-ce que les agents étaient sur vos traces ? demanda M. de Vaudreuil.

— Oui, répondit Jean, mais j'ai pu, sans trop de peine, les dérouter encore une fois.

— Chaque heure de votre vie est un danger ! répondit Mlle de Vaudreuil. Il n'y a pas un instant où vos amis ne tremblent pour vous ! Depuis que vous avez quitté la villa Montcalm, nos inquiétudes n'ont pas cessé !

— Aussi, répondit Jean, ai-je hâte d'en finir avec cette existence qu'il me faut disputer continuellement, hâte d'agir au grand jour, face à face avec l'ennemi ! Oui ! il est temps que le combat s'engage, et cela ne tardera pas ! Mais, en ce moment, oublions l'avenir pour le présent ! C'est ici une sorte de trêve, de halte avant la bataille ! Ici, monsieur de Vaudreuil, je ne suis plus que le fils adoptif de cette brave et honnête famille "

Le cortège était arrivé. C'est à peine si la petite église suffirait à contenir la foule qui avait grossi en route.

Le curé se tenait sur le seuil, près de la modeste vasque de pierre, qui servait aux cérémonies baptismales des innombrables nouveautés de la paroisse.

Thomas Harcher présenta, avec une légitime fierté, le vingt-sixième rejeton, issu de son mariage avec la non moins fière Catherine. Clary de Vaudreuil et Jean se placèrent l'un près de l'autre, pendant que le curé faisait les onctions d'usage.

— Et vous le nommez ?... demanda-t-il.

— Jean, comme son parrain, "répondit Thomas Harcher, en tendant la main au jeune homme.

Ce qui est à noter, c'est que les anciennes coutumes françaises se retrouvent encore au milieu des villes et des campagnes de la province canadienne. Dans les paroisses rurales, plus particulièrement, c'est la dîme qui entretient le clergé catholique. Elle est du vingt-sixième de tous les fruits et récoltes de la terre. Et—par suite d'une tradition, à la fois touchante et curieuse—ce n'est pas sur les récoltes seulement que se prélève cette dîme du vingt-sixième.

Aussi, Thomas Harcher ne s'étonna-t-il point, lorsque, le baptême achevé, le curé dit à voix haute :

— Cet enfant appartient à l'église, Thomas Harcher. S'il est le filleul du parrain et de la marraine que vous lui avez choisis, c'est aussi mon pupille, à moi ! Les enfants ne sont-ils pas comme la récolte de la famille ? Eh bien, de même que vous m'auriez donné votre vingt-sixième gerbe de blé, c'est votre vingt-sixième enfant que l'église prélève en ce jour !

— Nous reconnaissons son droit, monsieur le curé, répondit Thomas Harcher, et, ma femme et moi, nous nous y soumettons de bonne grâce !

L'enfant fut alors porté au presbytère, où il fut triomphalement accueilli.

De par les traditions de la dîme, le petit Jean appartenait à l'église. Comme tel, il serait élevé aux frais de la paroisse.

Et, lorsque le cortège se remit en route pour revenir à la ferme de Chipogan, les cris de joie éclatèrent par centaines en l'honneur de Thomas et de Catherine Harcher.

XI.—LE DERNIER DES SAGAMORES.

Le lendemain, les cérémonies recommencèrent. Nouveau cortège qui se rendit à l'église, dès la première heure. Même recueillement à l'aller même entrain au retour.

Les jeunes Clément et Cécile Harcher, l'un dans son habit noir, qui en faisait comme un petit homme, l'autre dans son costume blanc, qui en faisait comme une petite fiancée, figuraient les premiers communicants venus des fermes avoisinantes. Si les autres "habitants" n'étaient pas aussi riches en progéniture que Thomas Harcher de Chipogan, ils n'en avaient pas moins un nombre très respectable de rejetons. Le comté de Laprairie était véritablement comblé des bénédictions du Seigneur, et, à cet égard, il eût pu lutter avec les plus fécondes bourgades de la Nouvelle-Ecosse.

Ce jour là, Pierre ne revit plus l'étranger, dont la présence l'avait inquiété la veille. En effet, cet agent était reparti. Avait-il soupçonné quelque chose relativement à Jean-Sans-Nom ! Était-il allé faire son rapport au chef de la police de Montréal ? On le saurait avant peu, sans doute.

Lorsque la famille fut rentrée à la ferme, elle n'eut plus qu'à prendre place au déjeuner. Tout était prêt, grâce aux sermons multiples que Thomas Harcher avait reçus de Catherine. Il avait dû s'occuper successivement de la table, de l'office, de la cave, de la cuisine, avec l'aide de ses fils s'entend, qui eurent leur bonne part des gourmandises maternelles.

— Il est bon de les y habituer ! répétait volontiers Catherine. Cela leur paraîtra plus naturel, lorsqu'ils seront en ménage !

Excellent apprentissage, en vérité

Mais, s'il avait fallu tant se démener pour le déjeuner de ce jour, que serait-ce donc pour le repas du lendemain ! Une table qui allait être dressée pour une centaine de convives ! Oui ! tout

autant, en comptant les parents du marié et ses amis des environs. Et encore, convient-il de ne pas oublier maître Niek et son second clerc, que l'on attendait le jour même pour la signature du contrat. Une incomparable noce, dans laquelle le fermier Harcher prétendait rivaliser avec le fermier Gamache de cervantesque mémoire !

Mais ce serait l'affaire du lendemain. Aujourd'hui, il ne s'agissait que de faire bon accueil au notaire. L'un des fils Harcher devait aller le chercher à Laprairie pour trois heures sonnantes, dans le buggie de famille.

A propos de maître Nick, Catherine avait cru devoir rappeler à son mari que l'excellent homme était grand mangeur en même temps que fine bouche, et elle n'entendait pas—c'était sa manière habituelle d'admonester les gens—elle n'entendait pas que l'honorable tabellion ne fût point servi à soulaier.

— Il le sera, répondit le fermier ! Tu peux être tranquille, ma bonne Catherine !

— Je ne le suis pas, répondit la matrone, et ne le serai que lorsque tout sera fini ! Au dernier moment, il manque toujours quelque chose, et je n'entends pas cela !

Thomas Harcher s'en alla à sa besogne, répétant :

— L'excellente femme ?... Un peu précautionneuse, sans doute ! Elle n'entend pas ceci !... Elle n'entend pas cela ! Et je vous prie de croire cependant qu'elle n'est point sourde !

Cependant, depuis la veille, M. de Vaudreuil et Clary avaient pu longuement entretenir Jean au sujet de son voyage à travers les comtés du Bas-Canada. De son côté, le jeune patriote avait été mis au courant de ce que le comité de Montcalm avait fait depuis son départ. André Farran, William Clerc et Vincent Hodge étaient revenus fréquemment à la villa, où M. de Vaudreuil avait également reçu la visite de l'avocat Sébastien Gramont. Puis, celui-ci était reparti pour Québec, où il devait retrouver les principaux députés de l'opposition.

Ce jour-là, après le déjeuner, qui avait été servi au retour de l'église, M. de Vaudreuil voulut profiter du buggie pour se rendre à la bourgade. Il aurait le temps de conférer avec le président du comité de Laprairie, et reviendrait en même temps que le notaire pour la signature du contrat.

Mlle de Vaudreuil et Jean l'accompagnèrent sur cette jolie route de Chipogan, ombragée de grands ormes, qui côtoie un petit rio d'eaux courantes, tributaire du Saint-Laurent. Ils avaient pris les devants avec lui, et ne furent rejoints par le buggie qu'à une demi-lieue de la ferme.

M. de Vaudreuil s'installa à côté de Pierre Harcher, et il eut bientôt disparu au trot du rapide attelage.

Jean et Clary revinrent alors sur leurs pas, en remontant à travers les bois ombreux et tranquilles, massés à la lisière du rio. Rien n'y gênait leur marche, ni les buissons, ni les branches, qui, dans les forêts canadiennes, se relèvent au lieu de pendre vers le sol. De temps à autre, la hache d'un lumberman retentissait, en rebondissant sur de vieux troncs d'arbres. Quelques coups de fusil se faisaient aussi entendre au lointain, et parfois un couple de daims apparaissait entre les halliers qu'ils franchissaient d'un bond. Mais chasseurs et bûcherons ne sortaient point de l'épaisseur des futaies, et c'était au milieu d'une profonde solitude que Mlle de Vaudreuil et Jean gagnaient lentement du côté de la ferme.

Tous deux allaient bientôt se séparer... Où pourraient-ils se revoir, et en quel lieu ? Leur cœur se serrait douloureusement à la pensée de ce prochain éloignement.

— Ne comptez-vous pas revenir bientôt à la villa Montcalm ? demanda Clary.

— La maison de M. de Vaudreuil doit être particulièrement surveillée, répondit Jean, et, dans son intérêt même, mieux vaut qu'on ignore nos relations.

— Et pourtant, vous ne pouvez songer à chercher un asile à Montréal ?

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 3 MAI 1890

LE REGIMENT

PREMIÈRE PARTIE

LE SOUS-OFFICIER JACQUES

(Suite)

Lorsqu'il arrive devant le colonel Giovanninelli et le groupe d'officiers qui l'entoure, il met Cheverny sur ses pieds. L'officier retrouve la respiration, revient à lui, regarde ses camarades avec surprise. On sourit de son étonnement. Il ne sait pas trop ce qui s'est passé.

—Vous êtes sauvé, Cheverny, sauvé par ce brave garçon. Ah ! vous lui devez une belle chandelle. Nous vous avons bien cru perdu.

Pendant qu'ils se serrent les mains, le soldat a disparu.

—Eh bien, où est mon sauveur ? demande Cheverny.

Le colonel l'aperçoit qui court vers les tranchées, seul, sous les balles, toujours, dont il semble fort peu se soucier. Il l'appelle. On l'arrête. On le ramène. Il revient, gêné, une rougeur au front, n'osant regarder les officiers qui le considèrent.

—Eh bien, où allais-tu donc si vite ? demande Cheverny.

—Pardon mon commandant, c'est que...

—Quoi ?

—Je retournais près des Chinois, là-bas à la tranchée.

—Tu es fou. Tu n'en serais pas revenu.

—Oh ! mon commandant, ils tirent trop haut.

—Enfin qu'y allais-tu faire ?

—C'est que, mon commandant, en vous ramenant, j'ai dû laisser là-bas mon fusil, et mon casque pardessus le marché. Le casque, ça m'est égal, mon commandant, mais le fusil, j'y tiens, c'est une bonne arme, je la connais, elle m'a déjà rendu des services.

—C'est bon. Tu vas me faire le plaisir de regagner ta compagnie où l'on te donnera un autre fusil.

Le commandant lui tendit la main.

—Tu es un brave. Quel âge as-tu ?

—Dix huit ans et demi, mon commandant.

—Engagé volontaire, alors ?

—Oui.

—Pour faire ton sort ?

—Non, mon commandant, pour devenir officier.

—Je t'y aiderai. Je te le promets.

—Merci, mon commandant, ce n'est pas de refus, dit naïvement le jeune soldat, de plus en plus rouge.

—Comment t'appelles-tu ?

—Jacques, mon commandant.

—Jacques, et le nom de famille ?

—Je suis enfant trouvé, mon commandant.

—Eh bien, Jacques, puisque tu n'as pas de famille, tu en trouveras une chez moi, lorsque nous serons rentrés en France. Tu le veux bien ?

—Oh ! mon commandant, vous êtes trop bon, pour si peu de chose !

Cheverny se mit à rire.

—Peu de chose, la vie de ton officier ? permets-moi de m'estimer davantage ! Va. Rejoins ta compagnie. Tu seras cité à l'ordre du corps expéditionnaire.

Le soir, Jacques recevait les galons de caporal et sur sa noble et généreuse poitrine brilla la médaille militaire. Jacques pleura de joie. Son cœur gonflé débordait. Ses rêves de jeunesse, de gloire, de devoirs accomplis, d'héroïsmes, de sacrifices vaillamment supportés, il avait trouvé, réalisé tout cela. Ah ! comme il était heureux !

—Jacques, lui dit Georges de Cheverny, tu as en moi un ami, ou, si tu aimes mieux, un père, ne l'oublie pas !

Certes, non, Jacques ne devait l'oublier jamais !

Deux mois après Marjolaine recevait de Jacques une lettre qui l'instruisait de ces faits. La lettre lui était adressée à Clermont, mais vint la retrouver à Paris. Marjolaine, en effet, était à Paris depuis quelques jours. La jolie fille était énergique et suivait pas à pas, sans s'en détourner une minute, le plan qu'elle s'était tracé. La modiste chez laquelle elle avait fait son apprentissage à Clermont lui donna l'adresse de Mlle Marie, rue du 4 Septembre. C'était une des modistes les plus connues de Paris, Marjolaine y achèverait son apprentissage, y deviendrait première sans doute, et n'en sortirait que pour prendre elle-même un atelier.

Elle était bien changée, la vie de la jeune fille ! Adieu, la douce tranquillité, un peu monotone, des jours passés à Villars, dans l'air vif et purifiant des hautes montagnes. Là, elle avait vécu sans beaucoup de soucis, laissant s'écouler les journées et laissant venir les lendemains, heureuse quand même, malgré la pauvreté. Maintenant elle était jetée en pleine tourmente, en pleine tempête de l'existence. Ce n'était pas sans un soupir de regret qu'elle pensait aux heures si douces d'autrefois, mais le souvenir de Jacques, lorsqu'elle se sentait un peu faiblir, la fortifiait dans ses résolutions. N'était-ce pas pour son Jacques qu'elle travaillait ?

Elle eut beaucoup à souffrir, dans les débuts. Non pas à Clermont. Là, elle avait vécu dans l'intimité et dans la famille même de Mme Lingard sa patronne. Mais à Paris. Elle se trouvait tout à coup dans un monde nouveau dont elle ne comprenait ni les goûts, ni les plaisirs, ni les vertus, ni les vices ; un monde qui tout d'abord l'effraya. Elle eut tout de suite pour compagnes, soit à l'atelier, soit au magasin de modes, une dizaine de jeunes filles hardies et délurées, habituées au pavé parisien, moqueuses et fortes en paroles, qui furent bientôt pour elle autant d'envieuses et autant d'ennemies.

Sa patronne, Mlle Marie, une fort honnête fille d'une quarantaine d'années, laide, très fine, très intelligente, avait bien deviné la droiture et la simplicité du caractère de sa nouvelle ouvrière. Elle s'était prise d'affection pour elle en la voyant si différente des autres et l'avait mise en garde contre les aventures qui pourraient lui arriver et les pièges qu'on pourrait lui tendre. Malgré tout, la patronne n'était pas rassurée.

—Elle est trop belle, cette petite, murmurait-elle en la regardant quand de ses mignons doigts Marjolaine tournait et retournait les jolies fleurs et les rubans de chapeaux qu'elle inventait, elle est trop belle, il lui arrivera malheur.

Elle la prit un jour à part, au moment où toutes les demoiselles sortaient, le magasin fermé.

—Ma chère enfant, laissez-moi vous parler comme si j'étais votre mère et vous donner des conseils. Bien que vous ayez beaucoup de bons sens et que vous soyez une personne sérieuse, il est de mon devoir de vous mettre en garde contre l'avenir. Je ne vous apprendrai rien en vous disant que vous êtes fort jolie, mais je vous aime parce que vous êtes modeste et que vous n'êtes pas coquette. Ne vous liez pas trop avec les jeunes filles qui vous entourent. Plusieurs sont excellentes, d'autres sont mauvaises et ce sont celles-ci qui sont les plus gaies et qui ont le plus de charme. Elles sont libres. Ce sont de bonnes ouvrières, régulières, intelligentes et adroites. Je n'ai rien à leur reprocher, en tant que leur maîtresse. Et je n'ai pas le droit de m'occuper de leur vie privée. Vous, Marjolaine, vous serez quelque jour votre maîtresse, vous aurez un magasin à vous ; eh bien, si vous devez vous marier, mariez-vous du moins sans laisser quelque vilain souvenir dans votre passé.

Marjolaine la remercia avec effusion. Elle comprenait toute la délicatesse qui dictait ses conseils. Elle en était émue. Mais elle la rassura bien vite :

—Mademoiselle Marie, dit-elle, je vais vous faire une confidence qui enlèvera vos craintes et vous montrera que j'ai fort peu de choses à craindre. J'aime depuis longtemps.

Et elle raconta sa vie, son enfance, sa jeunesse. Elle parla de Jacques avec chaleur, les yeux mouillés, parce qu'il y avait bien longtemps déjà qu'elle

ne l'avait vu. La maîtresse l'écoutait, ravie. Elle iadis, avait aimé, aussi. Mais trop laide on l'avait méconnue, dédaignée. Du moins cela suffisait pour qu'elle comprit l'amour et elle applaudissait des deux mains à celui de Marjolaine.

—Je n'ai plus aucune crainte, dit-elle, vous aimez, la place est prise. Ah ! que vous êtes heureuse !

Marjolaine avait loué une petite chambre non meublée dans une maison de la rue Sainte-Anne. C'était une pièce assez vaste, détachée d'un appartement trop grand pour le locataire qui l'occupait. Elle l'avait arrangée avec goût, prenant sur ses soirées et sur ses dimanches pour travailler à quelque rideau, pour faire quelque tapisserie. Elle prenait sa situation en patience parce que, déjà, elle se mettait à la recherche d'un magasin de modes dont elle pourrait acheter le fonds.

Le petit héritage du père Routard dormait chez un notaire de Clermont-Ferrand, attendant d'être employé par elle. L'occasion s'offrit bientôt. Elle revenait un après-midi de porter deux chapeaux à l'une des plus riches clientes de la maison, une Américaine milliardaire qui habitait les Champs-Élysées. Elle suivait la rue Saint-Honoré, quand tout à coup son regard fut attiré par une plaque de marbre noir, le long d'une porte cochère. Sur cette plaque, des lettres disaient :

RENSEIGNEMENTS—ESCOMPTE

Vente de fonds de commerce.

ANCIENNE MAISON LEPELARD

Et en lettres plus grosses, dont l'or ruisselait et semblait resplendir :

PATOCHÉ & CIE, SUCCESSEURS

—Tiens, se dit Marjolaine, si j'entraîs demander là quelques renseignements ? Peut-être cela me servira-t-il. En tout cas, cela ne me coûtera rien.

Elle passa la porte cochère, pénétra dans le cour et se dirigea vers la loge du concierge.

—M. Patoche, s'il vous plaît ?

—Au deuxième, la porte en face de l'escalier.

Elle monte aux deuxième étage. Sur la porte de l'appartement était répétée, également sur une plaque de marbre noir et en lettre d'or, l'inscription d'en bas. Elle appuya sur un bouton d'une sonnette électrique. Tout d'abord personne ne vint ouvrir. Elle sonna derechef. Cette fois, des pas se rapprochèrent. La porte s'ouvrit.

—Vous désirez, mademoiselle ?

—Je voudrais parler à M. Patoche. C'est bien ici ?

—C'est moi, mademoiselle. Donnez-vous la peine d'entrer.

Le vestibule était très sombre, prenait jour, si l'on peut appeler jour l'obscurité qui régnait, sur l'étroit boyau d'une cour dont on apercevait les murs jaunes, sales soutants de toutes les eaux des évier de la maison. L'homme, c'était en effet Patoche, l'ancien intendant de M. de Pontalès au Château de Malpalu, ouvrit une seconde porte et s'effaça. Marjolaine entra. Cette fois, on y voyait un peu plus clair. La pièce où elle venait d'entrer était une sorte de grand bureau encombré de casiers porteurs d'étiquettes variées et multicolores.

Les vingt années qui, depuis le prologue de notre récit, ont passé sur nos personnages, ont singulièrement vieilli Patoche : elles comptent double pour lui, ces vingt années-là. Il était autrefois un paysan rude et vigoureux, assez mal équilibré, aux épaules osseuses ; il est maintenant un gros bonhomme au visage bouffi pâle ; les cheveux sont très rares, en couronne en lanières sur le devant du crâne où le cosmétique les maintient difficilement par plaques ; le tour des yeux est plissé, boursoufflé, et les yeux, petits, ternis, n'ont plus l'éclat d'autrefois, mais n'ont pas perdu leur caractère de fausseté ; les lèvres sont presque sans couleur et l'homme porte une courte moustache poivre et sel, en brosse, mal poussé et mal tenue. Et bizarre habitude, constamment du matin au soir, qu'il fût à son bureau, qu'il sortie, il était en habit et cravate blanche.

Il avait fait deux ou trois fois fortune, l'ancien intendant de M. de Pontalès, deux ou trois fois depuis vingt ans, il avait vécu dans le luxe des

beaux appartements, de l'argent déposé sans compter. Chaque fois, la prudence lui ayant manqué, l'orgueil l'ayant grisé, il avait voulu doubler ses revenus, car son désir de jouissances s'augmentait de tout son luxe même, et la ruine l'avait rejeté dans les expédients voisins des escroqueries.

Pour l'instant, Patoche ne savait où donner la tête. Son habit graisseux et râpé, sa chemise vieille de huit jours, jaune au col et fripée sur le devant, ses souliers éculés, tout trahissait chez lui la misère, non point la pauvreté honnête et fière qui force les riches au respect, mais la misère sale qui est née dans les débauches et qui a comme un relant écœurant et fade de tous les mauvais lieux parisiens. Il n'avait plus de domestiques ni de garçon de bureau depuis longtemps. Il faisait sa cuisine lui-même ou bien allait manger une portion dans quelque petit restaurant du voisinage, souffrant beaucoup de se serrer le ventre, car il était grand buveur et grand mangeur.

Patoche alla s'asseoir à son bureau et du geste il indiqua une chaise à Marjolaine. Il admira un instant celle-ci, en connaisseur, mais il avait trop l'habitude du pavé parisien pour s'y tromper. Celle-là était une honnête fille, cela se lisait sur sa physiologie franche et énergique.

—Que désirez-vous de moi, mademoiselle ?

—Monsieur, j'ai vu que vous vous occupiez de ventes de fonds de commerce. J'ai pensé que vous pourriez peut-être me guider, me renseigner.

—En quoi, s'il vous plaît ? interrogea Patoche qui flairait une affaire et dont les petits yeux bridés s'allumèrent tout à coup. Voudriez-vous céder un fonds ?

—Au contraire.

—Acheter, alors ?

—Oui. Je suis modiste. Je voudrais être à mon compte. Je connais mon métier. Je suis sûre de pouvoir joindre aisément les deux bouts en servant ma clientèle parisienne et en fabriquant des chapeaux bon marché pour l'exportation dans l'Amérique du sud.

—Permettez-moi une question. Vous avez de l'argent ?

—Un peu.

—De quelle somme pouvez-vous disposer ?

—D'une vingtaine de mille francs.

—Actuellement disponibles ?

—Oui. Ils sont déposés chez un notaire de Clermont-Ferrand.

—C'est votre pays ?

—Non. Je suis née en voiture, dit-elle en riant. Mon père était rétameur et nomade. Pourtant j'ai passé ma jeunesse à Villars, dans les Monts-Dore.

—Vous vous appelez ? Vous demeurez ?

—Marjolaine Routard, chez Mlle Marie, rue du 4 Septembre.

Patoche inscrivit le nom et l'adresse sur un block-notes. Mais tout en inscrivant le nom, il fronça le sourcil, les yeux fixes, comme un homme qui cherche un souvenir qui lui échappe.

—Routard ! se disait-il, Routard...

Mais il ne trouva rien sans doute, car il parut n'y plus penser.

—Veuillez revenir dans quelques jours, mademoiselle ; ou même je vous écrirai, lorsque j'aurai quelque chose à vous proposer. Ce sera plus commode. Vous ne vous dérangerez pas. Êtes-vous pressée ?

—Non monsieur.

—Alors, cela ira bien. Nous pourrions choisir.

—Je vous ferai remarquer seulement, monsieur, qu'il ne me sera pas possible d'employer entièrement les vingt mille francs dont je dispose au paiement de ce fonds de commerce. Il me faut du crédit. J'aurai besoin d'une mise en train.

—Nous arrangerons cela, dit Patoche paternellement. Vous donnerez dix mille francs comptant. Il vous en restera dix mille pour vous mettre en train. Le surplus du prix, vous l'acquitterez par paiements successifs, assez espacés pour que vous ne soyez pas inquiète.

—Merci, monsieur, c'est tout ce que je désire.

Marjolaine prit congé, reconduite jusque sur le palier par Patoche, très poli, qui la saluait encore quand elle était en bas. Et, en rentrant, Patoche se répétait :

—Routard ? Routard ? Où diable ai-je déjà en-

tendu prononcer ce nom-là ? car certainement je l'ai déjà entendu.

Mais il eut beau chercher, il ne trouva rien.

Quelques jours après, Marjolaine recevait une lettre qui la convoquait chez Patoche. Enfin, un mois après, car les choses allèrent très vite, la jeune fille était installée dans un élégant, mais petit appartement de cette partie du boulevard Haussmann qui avoisine l'Opéra. Son salon était meublé. Elle avait deux ouvrières. Sa clientèle était sérieuse.

—Maintenant, se dit-elle, je n'ai plus qu'à gagner de l'argent afin que mon Jacques ne soit pas trop pauvre quand il aura gagné ses galons d'officier.

Le long du balcon de son deuxième étage s'étalait son joli nom en longues lettres dorées :

MARJOLAINE

Et elle n'attendait plus maintenant que le retour, ardemment souhaité, de Jacques pour être heureuse. Elle avait été forcément en relations assez fréquentes avec Patoche. Celui-ci ne lui plaisait guère. Elle devinait en lui de la fausseté, des instincts bas et orduriers. Cependant il avait toujours été pour elle plein d'égards, n'avait jamais manqué au respect qui lui était dû. Elle n'avait, en sommes, rien à lui reprocher, que la répulsion instinctive qu'elle éprouvait pour lui. Et même elle lui devait quelque reconnaissance, car il avait mené rondement et pour le mieux de ses intérêts toute cette affaire de vente et d'arrangements.

Patoche revenait donc la voir, de temps en temps. C'était lui, du reste, qui était chargé de recevoir les paiements régulièrement espacés du fonds qu'il avait vendu. Ces visites ne se passaient pas sans quelque causerie. Marjolaine intéressait Patoche.

Il soupçonnaient, sans se rendre compte des motifs de ses soupçons, un mystère dans la vie de la jeune fille. Et toujours, sans savoir pourquoi, mais se laissant guider par son flair de vieil escroc, il espérait gravement que Marjolaine serait pour lui le prétexte de quelque bonne aubaine qui le remettrait à flot. Et cette fois, l'argent revenu, il se promettait bien de ne plus le laisser partir. Mais d'où viendrait la bonne aubaine ? Aux aguets, l'attention sans cesse éveillée, il ne perdait rien de ce qui se passait autour de lui.

Et un jour qu'il entra chez Marjolaine, il aperçut, encadrée, sur la cheminée, près de la pendule, la photographie d'un tout jeune sergent d'infanterie, médaillé. Jamais Marjolaine n'avait fait allusion à Jacques devant Patoche. Et jamais non plus, depuis qu'elle était sortie de chez Mlle Marie, son ancienne patronne, elle n'en avait ouvert la bouche à qui que ce fût. Le cœur a besoin de confidences. Mais, dans la solitude où elle vivait, Marjolaine n'avait personne à qui se confier. Toute la journée au travail, les dimanches comme les autres jours, elle ne s'absentait que rarement pour aller chez Mlle Marie et ses visites étaient courtes. Elle se trouva donc pour ainsi dire désarmée lorsque Patoche, avec un air d'intérêt lui demanda :

—Quel est ce sous-officier ?

—Mon frère, dit-elle.

—Tiens, vous ne m'en aviez jamais parlé.

—Eh bien, je puis vous en parler, maintenant, car vous ne serez pas longtemps sans le voir.

—Où est-il ?

—Au Tonquin, où il a gagné son grade et la médaille militaire en sauvant son commandant, M. George de Cheverny, et en se battant comme un lion à la prise de je ne sais quelle redoute.

Au nom de Cheverny, Patoche avait fait un mouvement.

—M. de Cheverny ? dit-il. N'est-ce pas lui qui a épousé Mlle Marguerite de Pontalès ?

Marjolaine se mit à rire.

—Je ne sais pas, moi monsieur Patoche, dit-elle, je ne le connais, cet officier, que par les lettres de Jacques. Je sais, par exemple, que M. de Cheverny lui témoigne la plus vive amitié et Jacques m'a rapporté un mot qu'il lui avait dit : " Vous n'avez point de famille. La mienne sera la vôtre. " C'est gentil, de la part d'un officier, de dire ces choses-là à un soldat. Aussi je l'aime déjà, moi, ce M. de Cheverny.

—Pas de famille, dites-vous ? fit Patoche que le mot frappa. Ce n'est pas tout à fait exact, puisque vous êtes sa sœur ?

Marjolaine ne fut pas longtemps embarrassée. Evidemment elle ne pouvait cacher à ceux qui l'entouraient, à ses amis, à ses ouvrières, à ses clientes, que Jacques n'était pas son frère. On le découvrirait quelque jour et les commentaires injurieux iraient leur train. Mieux valait être franche.

—Jacques est mon frère par l'affection dit-elle, mais il n'a aucun lien de parenté avec moi. Du reste, qu'il soit ou non mon frère, nous nous aimons comme si nous étions nés du même père et de la même mère.

—C'est vous qui l'avez élevé ?

—C'est moi.

—Dans quelle conditions ? Ce n'est pas un secret ?

—Mon Dieu, non. Tout le monde, à Villiers, vous raconterait la chose. Jacques est un enfant que nous avons trouvé. Comme personne ne le réclamait, mon père l'a gardé, bien que nous fussions très pauvres. Et c'est tout.

—Vous ne vous êtes pas inquiétés de savoir quels pouvaient être les parents ?

Elle mentit.

—Si, mais les recherches de mon père n'ont pas réussi.

Depuis longtemps, Marjolaine s'attendaient à ce que, un jour ou l'autre, on lui adresserait quelques questions au sujet de Jacques. Elle se rappelait ce que son père, le vieux Routard, lui avait maintes fois répété : " Notre petit Jacques a des ennemis féroces. Le livrer à ces misérables, c'est le condamner. Donc, lorsqu'on nous interrogera, nous nous tairons. Se taire, ce n'était pas toujours facile. Aussi Marjolaine, qui était une fille prudente, avait arrangé certains détails qu'elle pouvait révéler sans crainte de faire découvrir la vraie personnalité de Jacques.

Jacques, c'était son bien, sa chose, son unique bonheur ; Jacques, c'était celui qu'elle aimait de toute sa tendresse et de toute son ardeur ; elle n'en aimerait jamais un autre ; elle se connaissait assez pour en être sûre ; eh bien, ce bonheur, cet amour, son Jacques, elle ne voulait pas le perdre. Elle était jalouse de le garder, pour elle toute seule, et elle voulait éloigner aussi, de sa tête chérie, jusqu'à l'apparence même d'un danger. Quand Patoche poursuivit ses questions, ce fut sans hésitation qu'elle répondit. L'homme d'affaires était resté quelques minutes sans parler. Il réfléchissait. Pourquoi venait-il brusquement de se rappeler, après des mois, où et dans quelles circonstances il avait entendu ce nom de Routard, qui était celui de Marjolaine ! La mémoire de ces singularités. Il se l'était demandé, à plusieurs reprises, depuis le jour où il s'était trouvé en relations avec Marjolaine. Puis, il avait fini par n'y plus penser. Et tout à coup la lumière s'était faite.

—Routard ! un rétameur nomade ! Qui avait une petite fille avec lui dans sa voiture. C'est cela !

Et il se rappela que quelque temps après que Julien Rémondet fut mort après la disparition du fils de Marguerite, emporté par son père, Mlle de Cheverny était partie en voiture à travers la forêt de Russy et la forêt de Boulogne, allant de hameau en hameau, de maison forestière en maison forestière, à la recherche du pauvre petit. Elle était revenue harrassée, presque mourante, sans avoir rien découvert.

Alors, lui, Patoche, flairant une affaire, espérant que la possession d'un secret pareil vaudrait pour lui, plus tard, une fortune, car il était homme à user de ce secret sans scrupules, lui, Patoche, était parti à son tour, sans prévenir personne à Malpalu. Il avait refait le triste calvaire de Marguerite, furetant partout, s'informant, interrogeant par des questions détournées. Il n'avait rien su, lui non plus. Seulement, à deux reprises, on lui dit, à Mont et à Chambord, qu'aucun étranger, aucun nomade n'était passé dans le pays, depuis quinze jours, à l'exception d'un rétameur ambulancier nommé Routard, lequel réparait chaque année dans la contrée à la même époque.

—Où était-il passé, ce Routard ?

Patoche essaya de le rejoindre, mais il ne put retomber sur sa trace. L'année suivante, Routard ne revint pas. Et il abandonna toute espérance

de savoir si le rétameur avait joué un rôle dans la disparition de l'enfant de Marguerite.

Il avait fini, pendant les vingt ans qui s'écoulaient, par oublier Marguerite et son enfant et le nom de Routard s'était effacé peu à peu de son esprit jusqu'au jour où le hasard avait jeté Marjolaine dans sa vie. Et justement la jeune fille lui parlait d'un enfant abandonné, recueilli par son père. Était-ce Jacques ? si oui, ce secret, habilement exploité, auprès de Mme de Cheverny, allait lui rapporter une fortune. Si non, c'était pour lui une bien grande déconvenue. On comprendra, dès lors, pourquoi il était singulièrement ému en demandant à la fille du père Routard :

— Dans quelle contrée de France avez-vous trouvé cet enfant ?

— Si je n'avais à me reporter qu'à mes souvenirs personnels, dit Marjolaine avec la plus parfaite tranquillité et sans que Patoche pût soupçonner qu'elle mentait, je ne pourrais vous répondre, car le jour où Jacques est devenu mon frère, je venais d'avoir quatre ans. Mais mon père m'a raconté bien souvent qu'il avait trouvé l'enfant couché dans ses langes, au bord d'une route, tout près de la nouvelle frontière, du côté de Nancy. L'enfant était né depuis quelques heures à peine. C'était l'été. Il faisait très chaud. Il n'avait pas trop souffert. Il dormait.

— Vers Nancy, murmurait Patoche, décontenancé. Vous ne vous trompez pas, mademoiselle Marjolaine ?

— Non. Pourquoi ! dit-elle, subitement inquiète.

— Dame ! je pourrais peut-être vous aider à retrouver ses parents.

Les yeux baissés avec une admirable hypocrisie :

— Ce serait un grand bonheur pour lui, bonheur inespéré, dit elle.

Mais Patoche avait l'intelligence déliée. Il était trop habitué à tous les mensonges pour se laisser prendre à celui-là.

— Tiens, tiens, murmura-t-il, c'est fort curieux. On jurerait qu'elle ne pense pas un mot de ce qu'elle dit là.

Et poursuivant :

— Vous n'avez fait aucune déclaration ?

— Non.

— Pour quelle raison ?

— Mon père ne me l'a jamais dit.

— Bizarre. Et en quelle année cet événement s'est-il passé ?

En même temps qu'il posait cette question, il calculait dans son esprit, l'âge que Jacques pouvait avoir, s'il était vraiment l'enfant de Mme Cheverny.

— C'était, dit Marjolaine, il y a vingt deux ans, en 1863.

Et Patoche calculait.

— L'enfant de Marguerite devait avoir vingt-quatre ans environ. Il y a deux ans de différence. Dit elle la vérité ?

Et ses petits yeux ternes, fatigués et faux, fouillaient dans le regard de Marjolaine avec instance. Celle-ci, très calme, ne semblait pas se douter de cet examen. Elle pensait à son Jacques.

— Vous jugez quelle est ma joie, monsieur Patoche. Jacques va revenir. Et cette fois il ne quittera plus la France. Il me dit dans sa lettre qu'il suivra M. de Cheverny dans son régiment et ce régiment est en garnison à Nancy, près de la frontière. De Nancy à Paris, c'est bientôt fait. Quand je m'ennuierai, vite en wagon, j'irai voir mon Jacques. Et quand il s'ennuiera, vite un billet, il viendra voir sa sœur à Paris.

— Dites-moi, mademoiselle Marjolaine, fit-il d'un ton dégagé, votre père ne demeurerait pas longtemps dans les villages où il passait pour faire son petit commerce ?

— Aussi longtemps qu'il y trouvait de l'ouvrage. — Il allait ainsi un peu dans toute la France ? Vous avez dû voir beaucoup de pays ?

— Oh ! j'étais si jeune.

— Il ne vous est pas resté de souvenirs ?

— Fort peu, pour ne pas dire point.

Et Marjolaine appuya, sur le visage boursoufflé de Patoche, ses yeux clairs et francs. Elle commençait à se demander où l'homme voulait en venir.

— On dit que les souvenirs d'enfance sont les

plus vifs et les plus durables. Il est étonnant que vous n'en ayez gardé aucun. Autrement, et si votre mémoire avait été meilleure, je vous aurais demandé si vous ne vous rappelez pas avoir séjourné auprès d'un château royal superbe, une merveille d'architecture de la Renaissance, un chef-d'œuvre assurément : le château de Chambord ?

Marjolaine, malgré son énergie, s'attendait si peu à cette question, cela était si imprévu et en même temps si redoutable pour elle, que la pauvre enfant perdit un moment contenance. Elle devint très pâle et elle sentait un frisson qui lui courait tout le long de la colonne vertébrale. Il y avait peut-être, dans ces simples mots de Patoche, un danger, une terrible menace, du moins pour l'avenir.

— Le château de Chambord, dit-elle en balbutiant, les lèvres séchées par l'émotion de la peur, prononçant à peine les mots, le château de Chambord ? c'est bien possible. Il me semble me rappeler, en effet, un nom pareil.

— Il est bâti au milieu d'une forêt superbe, ou plutôt de trois forêts : la forêt de Russy, celle de Boulogne et le parc du château de Chambord. Vous souvenez-vous ?

— Très peu, dit-elle en tremblant, comme du reste.

Si elle se souvenait ! comme si ces graves événements de sa toute petite enfance n'avaient eu que quelques jours de date. Si elle se souvenait. Elle se voyait encore trotinant dans la neige, épaisse, sous le froid aigu, par la nuit tombante, allant chercher quelques branches mortes pour préparer le souper du père Routard et, après avoir assisté à l'agonie de Rémondet, revenant avec un bébé dans les bras.

Patoche était trop clairvoyant pour laisser échapper un seul des mouvements de la physionomie de la jeune fille. Il vit très bien sa pâleur, son trouble, son embarras cruel. Si courte que fût cette émotion, car Marjolaine reprit bien vite son sang-froid, cela lui suffit pour concevoir un soupçon, un soupçon qui tout à l'heure déjà avait effleuré son esprit.

— Elle ment. Du moins elle en a l'air.

Mais aussitôt il réfléchit :

— Quel intérêt a-t-elle à mentir ?

Il ne voulut pas, ce jour-là, dans la crainte de se trahir lui-même, pousser plus loin son interrogatoire. Mais il se promit d'y penser et d'élucider la chose. Il quitta Marjolaine après avoir encore parlé de Jacques, à la vérité ; mais voulant faire oublier l'impression première, il eut soin de ne plus demander de détails sur l'enfance du jeune homme.

A suivre

CHOSSES ET AUTRES

— Le Canada a produit l'an dernier 733,564 barils de pétrole raffiné, ce qui représente environ 25,000,000 de gallons d'huile crue.

— Les femmes s'habillent-elle avec coquetterie pour plaire à un seul, pour se faire désirer par tous, ou par un sentiment de rivalité entre elles ?

— *L'Illustration*, de Paris, avait proposé cette question à ses lecteurs et lectrices, et elle reçut des réponses nombreuses dont nous en donnons quelques-unes :

— Une femme s'habille et babille pour bien habiller les dames et se déshabille quelquefois pour coiffer les messieurs.

— Les femmes ne s'habillent pas pour plaire à un seul, au contraire.

— La coquetterie, c'est un verre de Madère, et l'invention à un dîner qui n'aura pas lieu.

— Elle s'habille avec coquetterie pour plaire à un seul, parce qu'elle l'aime, même et toujours pour être entourée, adulée, encensée, se faire désirer par tous et lui offrir cet hommage, comme un tribut d'orgueil, par rivalité pour être préférée.

UNE RELIQUE OUBLIÉE.— Dans l'Etat de Pennsylvanie, il y a 190 acres de terres sur lesquels le général Washington et ses volontaires en guenilles et sans souliers campèrent pendant l'hiver de 1777-78. La vieille maison en pierre où le général, avec son état major, établit son quartier général, est encore debout, et la source, tout près, où l'immortel héros se désaltéra si souvent, coule toujours avec son eau limpide et claire. Les anciens retranchements et les ruines du fort Washington sont un objet de curiosité pour le touriste. Parmi ceux qui souffrirent les rigueurs terribles de cet hiver mémorable à Valley Forge, furent La Fayette et Knox, dont la place des quartiers-généraux est bien connue. Les propriétaires actuels de la terre sont très insoucieux de ces reliques et veulent diviser la place en lots pour construc-

tion. Valley Forge est à environ 25 milles de Philadelphie et nous le demandons, y aura-t-il dans les Etats-Unis assez de patriotes riches pour conserver un site aussi historique, plus mémorable dans l'histoire qu'un monument, qui peut avec le temps, se détruire ? Nous l'espérons, pour l'honneur américain.

LE MOUCHOIR.— Il fut un temps en France où ce petit morceau de linge, si en usage aujourd'hui, était à peu près inconnu. Dans une conversation de bon goût, on évitait avec soin d'en parler. Aucun acteur, ni actrice n'aurait osé montrer son mouchoir sur la scène, même dans les scènes les plus pathétiques ou de nombreuses larmes semblent être versées par les personnes. Melle Duchesnois, une célèbre tragédienne, qui débuta, en 1802, au théâtre Français, fut la première qui osa se servir publiquement d'un mouchoir de dentelle ; il y eut presque une émeute d'indignation, provoquée par les collets montés. L'impératrice Joséphine, qui avait de mauvaises dents, calma l'effervescence, en portant dans la main droite un petit carré de mousseline, bordé de dentelles, lequel elle portait continuellement à ses lèvres. Les dames de la cour l'imitèrent, et alors le mouchoir fut élevé au haut grade qu'il occupe aujourd'hui dans la toilette d'une femme. Après son divorce en 1809, Mme Joséphine se retira dans le magnifique château de la Malmaison, situé à deux lieues de Versailles. Elle et ses dames d'honneur passaient leur temps à broder des mouchoirs dont elles faisaient cadeau à leurs amis et amies. Celui qui fut offert à l'impératrice de Russie était en soie blanche, avec des roses brodées par la main même de l'ex-souveraine française.

LES CLOCHES.— Les cloches dont l'origine est très ancienne étaient connues des Egyptiens, des Perses, des Grecs et des Romains. Il en est question dans Tibulle, dans Strabon et dans Polybe qui vivait 200 ans avant Jésus-Christ. L'historien Joseph en parle dans ses Antiquités judaïques. En l'an 400 de l'ère vulgaire, saint Paulin, évêque de Nole, en Campanie, introduisit, dit-on, dans l'Eglise l'usage des cloches pour appeler les fidèles à l'office divin. D'autres attribuent leur introduction au pape Sabinien, qui succéda à saint Grégoire, vers l'an 606. Avant cette époque, on frappait, pour la convocation des fidèles, sur certaines planches qu'on nommait, pour cet effet, les planches sacrées. En 610, les cloches, étaient encore si peu connues que l'armée de Clotaire, qui assiégeait Sens, effrayée de leur tintement leva le siège et prit la fuite. Les premières cloches qui furent employées à Constantinople datent de 871, et en Suisse, de 1020.

Au VIIe siècle, on commença à en fondre de grosses en Belgique pour appeler aux assemblées et aux solennités religieuses, et ce fut vers le commencement du VIIIe qu'on prit l'habitude de les baptiser.

La plus grosse cloche connue est, dit-on, celle du couvent de la Sainte Trinité, près de Moscou ; elle a été fondue en 1746, par ordre de l'impératrice Elisabeth. Elle a 18 pouces d'épaisseur, 41 pieds et 3 pouces de tour, et pèse 132,000 livres. Le battant a 5 pieds et 5 pouces de circonférence.

HEUREUSES GENS DE CHICAGO

Le 11 février, au tirage de la loterie de la Louisiane, deux citoyens ont gagné chacun une fortune. M. H.-A. Hulburd, 38 Metropolitan Block, est un de ces heureux citoyens.

Voici ce que disait M. Hulburd à un rédacteur du *Traveler*. J'étais possesseur d'un quart du billet No 40,919 qui a gagné le prix capital de \$50,000. Je n'ai pas tardé à toucher mes \$12,500 par l'entremise de "l'Américain Express Co". MM. Charles Kozminski et Cie., banquiers, 168 rue Washington, ont touché pour un client, par l'entremise de la State National Bank de la Nouvelle-Orléans, un vingtième du billet no 64,383, qui a gagné le premier prix capital de \$300,000, au même tirage. *Chicago Arkansas Traveller*, 15 mars.

Avis aux mères.— Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par les mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure un sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur". Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amoilite les genouilles, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille

Cravates job de 50c pour 25c

Corps et Caleçons mérino de \$1 pour 75c

Chemises non-lavées à 75c supérieure

Chemises sur commande \$1.50

Voyez nos Chapeaux de \$1 et plus

GUIMOND
15 ST-LAURENT

V. ROY & L. Z. GAUTHIER,
Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro
180 - RUESAINT - JACQUES - 180
Edifice de la Banque d'Épargne
VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
Élève de 4e plancher. Chambre 3 et 4

HOTEL DU CANADA
A. C. SABOURIN, propriétaire
Coin des rues Saint-Gabriel et Sainte-Thérèse
MONTREAL
Ses lunches à 25 cents sont des meilleurs à Montréal.

J. Alcide Charney
Architecte
No. 154, Rue St. Catherine.
Montreal.
Téléphone "Bell" 6504.

La Compagnie d'Assurance
NORTHERN OF ENGLAND.
Capital..... \$15,000,000
Fonds accumulés..... 17,108,000
BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA
*724 NOTRE - DAME, MONTREAL
ROB. W. TYRE, Gérant.
AGENTS POUR LA VILLE
ELZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL

TROUVE

L'EAU SAINT-LEON est le bourreau que extermine la Dyspepsie, la Constipation, le Rhumatisme, Maladie du Foie et des Reins.
Faites-en un usage constant et vous jouirez d'une bonne santé.

Cie D'EAU DE SAINT - LEON
54, PLACE VICTORIA
E. MASSICOTTE & FRERES
SEULS PROPRIETAIRES
Téléphone 1432
SANS PEUR ET SANS REPROCHE
SAVONS MEDICAUX
DU
DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorrhoides, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.
NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS
Savon No 1.—Pour démangeaisons de toute sorte.
Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.
Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.
Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.
Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.
Savon No 18.—Pour les hémorrhoides. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.
Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).
ALFRED LIMOGES,
Saint-Eustache, P. Q.

OR PLAQUÉ SOLIDE.
Afin d'introduire nos montres et autres bijoux pour 60 jours nous enverrons ce beau jeu d'or fin plaqué à aucune adresse sur reçu de 32 cent en timbre de Post; et aussi enverrons sans autres charges notre grand catalogue de montres et bijoux etc. avec des termes très avantageux aux Agents. Ce jeu est d'une qualité très fine et garantie de durer des années et soutenir l'essai de l'acide, est offert pour 32 cent pour 60 jours seulement. Envoyez votre ordre immédiatement et vous recevrez un jeu volant \$2.00 pour 32 cent.
CANADIAN WATCH AND JEWELRY CO.
69 & 71 Adelaide St., East Toronto, Ont.

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE
"WESTERN"
CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE
Revenu pour l'année 1889..... \$2,025,192.59
Sécurité pour les assurés..... 1,837,286.41
BUREAU A MONTREAL, 194 RUE ST-JACQUES
ARTHUR HOGUE, Agent du département français.
J. H. ROUTH & Cie., Agents généraux.
Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

2050



Si vous vous apercevez que vos forces diminuent, vous les regagnerez en faisant usage

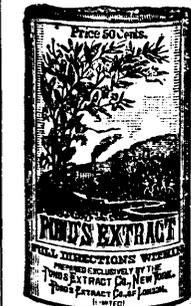
—DU—
JOHNSTON'S FLUID BEEF

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille
HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

Commandez le Pond's Extract. Evitez les imitations



Fac-Simile du Flacon enveloppé de papier chamois.

POUR
Tous les Maux
Hémorrhoides
Contusions
Catarrhes
Blessures
Douleurs
Brûlures
Toilette
Intime
ET LA
Grippe

SERVEZ-VOUS DE POND'S EXTRACT

Il guérit les
Engelures
Enrouements
Rhumatisme
Maux d'Yeux
Hémorrhagies
Inflammations
Maux de Gorge

Préparé seulement par la
POND'S EXTRACT CO.
76 Fifth Avenue
New York

ETABLI EN 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons tous jours en magasin les articles suivants :
Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs
Moutarde Française Glycerine, Collefortes.
Huile d'Olive en demipintes, pintes et pots.
Huile de Foie de Morue etc., etc.

HENRI JONAS & CIE

10—RUE DE BRESOLES—10

Bâtisses des Soeurs) MONTREAL



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre Dame, à l'enseigne du Sauvage.

Montréal, 9 mai.
CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une démangeaison et dartres aux bras d'une souffrance terrible. J'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage

A. LAFERRIERE, typographe,
No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis.
On trouvera les mêmes remèdes au No 25 rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Duont, Sherbrooke

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for \$5 IN NEW YORK.

SANS PRECEDENT AUCUN I
Au-delà d'un Million distribué



COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant.
Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

En Renommée durant Vingt Ans, pour l'Intégrité de ses tirages et le paiement exacte de ses prix

Attesté comme suit :
" Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Lotterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés ; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Ed. J. ...
J. A. Emery

Commisaires
Nous, les soussignés, Banquiers et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.
R. M. Walmsley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lanoux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel
A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS,
MARDI, LE 13 MAI 1890

PRIX CAPITAL . . . \$300,000
100,000 Billets à \$20 chaque. Moitié, \$10
Quart, \$5. Dixième, \$2. Vingtième, \$1.

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
1 PRIX DE 25,000 est.....	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont.....	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.....	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.....	25,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
200 PRIX DE 300 sont.....	60,000
500 PRIX DE 200 sont.....	100,000
PRIX APPROXIMATIFS	
100 PRIX DE \$500 sont.....	50,000
100 PRIX DE 300 sont.....	30,000
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000
PRIX TERMINANT	
999 PRIX DE \$100 sont.....	99,900
999 PRIX DE 100 sont.....	99,000
3,131 prix se montant à.....	\$1,054,800

NOTE.—Les billets gagnant les Prix Capitales ne se trouvent pas compris dans les prix terminants.

AGENTS DEMANDES
Pour prix aux clubs et autres informations adressez-vous aux soussignés. Ecrivez lisiblement et donnez votre résidence, ville, comté, rue et numéros.
Les retours par malle se feront plus rapidement en nous envoyant une enveloppe portant votre propre adresse. Nommez LE MONDE ILLUSTRÉ.

IMPORTANT
S'adresser à M. A. DAUPHIN,
New-Orleans, La.
ou M. A. DAUPHIN,
Washington, D. C.

Par lettres ordinaires, contenant mandats émis par toutes les Compagnies d'Express, New-York Exchange, ou Traités et Mandats-Poste,

Adressez vos Lettres Enregistrées contenant de l'Argent à
NEW ORLEANS NATIONAL BANK,
New Orleans, La.

Souvenez-vous que le paiement des Prix est Garanti par Quatre Banques Nationales de la Nouvelle-Orléans, et que tout billet porte la signature du Président d'une institution dont les droits d'exister sont reconnus par les plus hautes cours ; par conséquent, défiez-vous des contrefaçons ou des proportions anonymes.
Une Piastre est le prix de la plus petite partie ou fraction d'un billet émis par nous dans aucun tirage. Ce qu'on pourra offrir pour moins d'un dollar, portant notre nom, est fait dans le but de frauder.